



## Portrait d'une régente

Valérie Fauvinet-Ranson

► **To cite this version:**

Valérie Fauvinet-Ranson. Portrait d'une régente: Un panégyrique d'Amalasonthe. Cassiodorus, Rivista di studi sulla tarda Antichità, Rubettino Editore, 1998. hal-01961277

**HAL Id: hal-01961277**

**<https://hal-univ-paris10.archives-ouvertes.fr/hal-01961277>**

Submitted on 19 Dec 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**PORTRAIT D'UNE REGENTE.**  
**Un panégyrique d'Amalasonthe (Cassiodore, *Variae* XI, 1)**

L'idée d'étudier ce texte m'a été suggérée par une analyse de M. Jean-Pierre Callu portant sur les quelques impératrices romaines qui, jusqu'au Ve siècle, reçurent le titre de «pieuse et heureuse»<sup>1</sup> sur des monnaies. J'ai constaté qu'en 533 encore, Cassiodore attribue ces épithètes à Amalasonthe, la fille du roi ostrogoth Théodoric, à l'occasion du panégyrique qu'il fait d'elle et qu'il publie dans son recueil de *Variae*<sup>2</sup>. A l'examen, le texte en question s'est révélé intéressant sur bien d'autres points. Or, s'il en existe une traduction récente au sein de l'ouvrage très utile de S.J.B. Barnish qui offre une traduction anglaise sérieuse d'une bonne centaine de textes choisis parmi les 468 des *Variae*<sup>3</sup>, il n'a jamais été étudié dans son ensemble. Il est certes assez souvent cité, ponctuellement, comme source de renseignements unique sur la personnalité d'Amalasonthe et sur les aspects de la carrière de Liberius qui y sont évoqués, mais personne n'a jamais procédé à l'analyse serrée du texte le plus long des *Variae*, de ce discours prononcé au point culminant de la carrière de Cassiodore, son accession à la préfecture du prétoire en 533. Le terrain a cependant déjà été défriché: le repérage des citations d'auteurs antérieurs a été fait, entre autres, par les éditeurs<sup>4</sup>, le contexte historique a été brossé très clairement par Ernest Stein<sup>5</sup>, qui a également élucidé les principales allusions aux événements de politique extérieure. Son ouvrage est le plus utile pour comprendre ces lignes, avec la réflexion menée par Andrea Giardina sur le rôle de Cassiodore auprès des souverains gothiques, *Cassiodoro politico e il progetto delle «Variae»*<sup>6</sup>. Quant aux personnages cités, Liberius est relativement bien connu et étudié<sup>7</sup>, mais l'interprétation des détails donnés sur lui par Cassiodore prête matière à discussion. Amalasonthe est négligée, faute de documentation, sans doute. Marc Reydellet, dans *La royauté dans la littérature latine de Sidoine Apollinaire à Isidore de Séville*, ainsi que S. Teillet dans son livre intitulé *Des Goths à la nation gothique*, donnent des éléments fort utiles à l'analyse politique et à la situation du texte par rapport au reste des *Variae*<sup>8</sup>. Par ailleurs, le recours aux sources parallèles ou complémentaires est souvent impossible; car seul Procope évoque ces an-

<sup>1</sup> J.-P. Callu, *Les impératrices «pieuses et heureuses»*, in *Miscellanea di studi in honore di Francesco Panvini Rosati*, à paraître. Je suis très reconnaissante à M. J.-P. Callu pour ses suggestions et ses conseils précieux.

<sup>2</sup> *Variae* XI, 1.

<sup>3</sup> S.J.B. Barnish, *Cassiodorus: "Variae"*, Liverpool 1992. Ce texte avait plus anciennement été traduit, mais sous la forme d'un résumé, dans l'ouvrage de Th. Hodgkin, *The letters of Cassiodorus*, Londres 1886.

<sup>4</sup> Th. Mommsen, *MGH, Auctores antiqui*, vol. XII, dont nous suivrons le texte dans la traduction. A.J. Fridh, *Cassiodorus: Variarum Libri XII*, CChL XCVI, Brepols 1973.

<sup>5</sup> E. Stein, *Histoire du Bas-Empire: de la disparition de l'Empire d'Occident à la mort de Justinien (476-565)*, tome II, publié par J.-R. Palanque, Paris-Bruxelles-Amsterdam 1949-1959.

<sup>6</sup> In *Teoderico il Grande e i Goti d'Italia*, Atti del XIII Congresso internazionale di Studi sull'alto Medioevo, Milano, 2-6 novembre 1992, Spolète 1993, pp. 45-76.

<sup>7</sup> Pour la bibliographie portant sur lui, cf. la deuxième partie de cette étude.

<sup>8</sup> Collection de l'École Française de Rome, 1981 (B.E.F.A.R., 243); S. Teillet, *Des Goths à la nation gothique*, Paris 1984 (surtout les chapitres VII et VIII). L'ouvrage de S. Krautschick, *Cassiodor und die Politik seiner Zeit*, Bonn 1983, est utile également.

nées et certains des événements mentionnés<sup>9</sup>. La comparaison avec son texte est toujours très enrichissante.

Voici la traduction que je propose du discours de Cassiodore; je me suis efforcée de suivre le texte latin du plus près possible. Comme c'est le parti qu'a également adopté S.J.B. Barnish, les deux traductions sont assez proches, la sienne ayant le mérite de l'antériorité. Il existe évidemment quelques divergences<sup>10</sup>, dont la plupart viennent de ce que le traducteur anglais a tendance à interpréter les imprécisions de Cassiodore, au lieu de simplement traduire, sans doute pour compenser l'absence d'un commentaire éclairant le texte.

Sénator, préfet du prétoire, au Sénat de la ville de Rome.

**1.** Vous faites valoir à mes yeux, pères conscrits, ma propre promotion si vous me laissez comprendre qu'elle répond à vos vœux: selon moi, en effet, s'est réalisé de manière très réussie ce que tant d'hommes heureux ont notoirement souhaité. De fait, il est prouvé que vos désirs sont des auspices pour tous les bienfaits, puisque la faveur de telles personnes ne peut soutenir qu'un homme dont l'accroissement est un décret de la Divinité. Vous empruntez donc ma gratitude, de manière à exiger de moi de la déférence. Apprécier un collègue est chose naturelle; mais bien plus, c'est votre gloire que vous rehaussez si vous exaltez l'honneur accordé à un Sénateur.

**2.** Que la sollicitude des pères me pousse avec insistance à me consacrer aux intérêts publics en sorte que votre prestige y gagne encore quand j'aurai mérité de plaire par une pareille compensation. Mon second soin est, après les princes, de me faire valoir auprès de vous puisque, nous en sommes persuadés, vous appréciez ce que nous percevons comme également l'ordre des souverains: d'abord, que nous trouvions utile seulement ce qui est honnête, que la justice, telle une suivante, accompagne toujours nos actes, que nous ne vendions pas honteusement à quiconque ce que nous n'achetons pas à un prince qui sait se contenir.

**3.** Vous avez entendu, hommes éminents, quel fardeau de responsabilités je reçois avec ces éloges. On exige au delà des forces de celui qui, arrivé aux dignités suprêmes, est glorifié: voilà des paroles que nous n'osons dire fausses mais nous reconnaissons qu'il y a mieux; car de pareils jugements n'ont pas découvert mes mérites mais les ont créés; aussi n'en tirons-nous pas vanité, parce que nous comprenons que nos souverains ont voulu élever notre humilité pour ne pas sembler attribuer tant d'importance à qui ne la mérite pas. Voilà que nous entraînent les bienfaits d'une époque digne d'être célébrée et que, comme assoiffés par une longue sécheresse, nous sommes invités par eux à prendre une gorgée d'une très douce saveur.

**4.** O bienheureuse fortune de ce siècle! Tandis que le prince est inactif, règne l'affection d'une mère; celle-ci mène tout de manière que chacun se sente sous l'abri de l'amour qu'elle éprouve pour tous. Envers elle, celui à qui toute chose est soumise fait montre d'une déférence à son honneur; et avec une tempérance et une harmonie admirables, avant de pouvoir diriger ses peuples, il a déjà commencé à gouverner son naturel. Voici assurément la manière la plus difficile de régner pour un jeune homme: imposer son principat à ses sens. C'est un bien extrêmement rare qu'un souverain triomphe de son naturel et touche, à la fleur de l'âge, là où, de l'avis général, la modération blanchie par les ans ne parvient qu'à grand-peine.

**5.** Réjouissons-nous, pères conscrits, et rendons grâce par la dévotion de nos prières à la Majesté des cieux de ce que nul acte de clémence, au décours du temps, ne paraîtra difficile à notre prince, lui qui, dans ses années d'enfance, a appris à se soumettre à la piété. Mais accordons cet émerveillement au naturel de chacun des deux; car si grand est le génie<sup>11</sup> de sa mère que même un prince étranger devrait à juste titre se soumettre à lui.

**6.** De fait, tous les royaumes révèrent très justement celle qu'on ne voit qu'avec respect, celle qu'on n'entend parler qu'avec émerveillement. En quelle langue n'a-t-elle pas fait preuve d'une science immense? La splendeur de l'art oratoire attique? Elle est habile à la manier. La pompe de l'éloquence romaine l'illustre. L'abondance de son parler natal l'honore. Elle surpasse chacun dans sa propre langue tout en étant partout également admirable. Car si bien connaître sa langue maternelle est le fait d'une personne avisée, que penser d'une intelligence capable de retenir tant de genres d'éloquence en les pratiquant sans erreur?

<sup>9</sup> Proc., *Bellum Gothicum*, livre V.

<sup>10</sup> Par exemple sur la traduction du début du §2, ou sur celle de *praesantaneam dignitatem* au §16 (sur ce point, voir le commentaire).

<sup>11</sup> *Genius* a ici le sens d'*ingenium*.

7. Les différentes nations tirent un grand et nécessaire secours de ce que nul n'a besoin d'interprète pour être entendu de notre très avisée souveraine. En effet, l'ambassadeur ne subit aucun retard et le suppliant, aucun dommage à cause des lenteurs du truchement, puisque chacun est entendu dans son langage originel et satisfait par une réponse dans la langue de sa patrie. Elle joint à ces talents, comme un diadème sans égal, une connaissance inestimable des lettres qui, en enseignant la sagesse des Anciens, accroît toujours la dignité royale.

8. Mais alors qu'elle jouit d'une maîtrise si parfaite des langues, dans ses interventions publiques, elle est tellement réservée qu'on la croirait en retrait. C'est en peu de mots qu'elle dénoue des litiges embrouillés; quant aux conflits bouillonnants, elle les règle calmement; en silence, elle gère le bien public. On n'entend pas annoncer d'avance ce qu'on la voit assumer au grand jour et, grâce à une tempérance admirable, elle mène à bien dans le secret ce qu'elle sait devoir hâter.

9. De quel équivalent la glorieuse Antiquité peut-elle se faire un mérite? On nous a appris que Placidie, d'une réputation fameuse dans le monde et d'une famille qui s'honore d'une lignée de plusieurs princes, s'est dévouée à la pourpre de son fils dont, comme on le sait, elle a honteusement amoindri l'empire par une administration pleine de laisser-aller. Elle s'est finalement achetée une belle-fille au prix de la perte de l'Illyricum et l'union de l'empereur s'est traduite pour les provinces par un déplorable partage. Elle a également laissé l'armée se dissoudre dans un calme excessif. A l'abri de sa mère, l'empereur a enduré ce qu'abandonné, il aurait pu à peine souffrir.

10. Au contraire sous le règne de notre souveraine qui compte autant de rois dans sa famille que d'aïeux, nos troupes, avec l'aide de Dieu, terrifient les étrangers; et réglées selon un prudent équilibre, elles ne sont ni épuisées par de perpétuels conflits, ni derechef amollies par une paix prolongée. Mieux, au tout début du règne, quand la nouveauté hésitante est toujours mise à l'épreuve, elles ont rendu romain le Danube, contre les vœux du prince d'Orient.

11. Ce qu'ont enduré les envahisseurs nous est bien connu; aussi jugé-je préférable de passer outre afin que le génie<sup>12</sup> d'un prince allié ne subisse pas la honte d'avoir perdu. Quelques faits permettent de comprendre son sentiment sur notre pays<sup>13</sup>: bien qu'il ait été meurtri, il nous a donné la paix qu'il n'a pas voulu concéder à d'autres, malgré leurs instances. En outre, alors que nous avons si rarement été convoqués, il nous a gratifiés de nombreuses ambassades et cette puissance exceptionnelle<sup>14</sup> a fait incliner la grandeur de la suprématie orientale pour que fussent exaltés les souverains de l'Italie.

12. Et les Francs, rendus si puissants par leurs victoires sur tant de barbares! Comme elle était importante, l'expédition qui les a abattus! Assaillis, ils ont craint d'engager le combat avec les nôtres, eux qui toujours ont porté avec un élan impétueux la guerre contre les nations. Mais leur peuplade orgueilleuse, bien qu'elle ait esquivé la lutte, n'a cependant pas pu éviter la mort de son propre roi; car leur Théodoric, longtemps honoré d'un nom puissant, a succombé, défait plutôt dans la bataille contre la maladie, et cela pour le triomphe de nos princes. Selon moi, ce fut sur une ordonnance divine afin que nous ne fussions pas souillés par un conflit avec nos cousins ou que nos troupes mobilisées à bon droit n'exerçassent pas de représailles. Gloire à vous, bataillons gothiques, vous qui nous êtes plus agréables que tout bonheur, vous qui frappez de mort le royal ennemi sans retirer la vie à un seul d'entre nous, fût-il le dernier.

13. Il y a mieux: le Burgonde, pour récupérer son territoire, s'est fait sujet dévoué et s'est rendu tout entier pour obtenir bien peu. Ainsi, il a choisi d'obéir en restant indemne plutôt que de résister et d'être amoindri. Il a défendu plus sûrement son royaume à partir du moment où il a déposé les armes. Il a en effet retrouvé grâce à ses supplications ce qu'il avait perdu dans l'affrontement. Bienheureuse es-tu, ma souveraine, dont la gloire est multiple; pour toi, la bienfaisance divine supprime tout besoin de combattre, soit que, par un bonheur céleste, tu l'emportes sur les adversaires de la République, soit que, par ta générosité naturelle, tu les rallies à ton empire.

14. Exultez, Goths, et vous aussi, Romains! merveille digne que tous en parlent: voici que, par l'action de Dieu, en notre heureuse souveraine s'accomplit ce que chacun des deux sexes a d'inégalable; car elle a, à la fois, mis au monde pour nous un roi voué aux honneurs et acquis par sa force de caractère un empire très étendu.

15. Nous venons tant bien que mal de raconter ses exploits, pour autant qu'ils concernent les armes; car si nous voulions explorer les aîtres de sa piété, cent langues et cent bouches pourraient à peine nous suffire. Son équité est comparable à sa volonté, mais sa bonté est plus grande que son autorité. Contentons-nous de mentionner des détails, en nombre restreint, alors que ses mérites sont grands et très nombreux: vous n'ignorez pas de quels bienfaits elle a fait largesse à notre ordre, avec une bonté céleste; le doute n'a pas de place là où le Sénat est témoin. Elle a redressé ceux qui avaient été accablés en amé-

<sup>12</sup> Ici au sens de majesté.

<sup>13</sup> Cassiodore emploie le mot *partes*; s'il rappelle ainsi que l'Italie ostrogothique fait toujours partie de l'Empire romain, il met, du même coup, ce royaume sur un pied d'égalité avec Constantinople.

<sup>14</sup> Il s'agit du royaume ostrogothique.

liorant leur situation, elle a porté au sommet des honneurs ceux qui n'ont pas été meurtris et a distribué des bienfaits à chacun des individus qu'elle rassemble sous sa protection universelle.

**16.** Ce dont nous nous faisons le témoin a déjà prospéré: considérez par exemple Liberius, patrice et aussi préfet des Gaules, homme d'armée, tout à fait charmant en société, connu pour ses mérites, d'un physique distingué et que ses blessures embellissent encore. Celui-ci a touché la rémunération de ses peines: loin de perdre une préfecture bien gérée, cet homme sans égal a été gratifié d'un double honneur proclamant les mérites de celui qu'un seul honneur ne suffit pas à récompenser. En fait, il a aussi obtenu cette dignité aulique pour qu'on ne le trouve pas mal payé de retour, à cause de sa longue absence, lui qui a bien mérité de la République.

**17.** Ô merveilleuse bienveillance de nos souverains qui a tellement élevé le susdit qu'après lui avoir conféré des faisceaux, elle a jugé bon d'y ajouter aussi un patrimoine. Tous ont reçu avec gratitude une telle décision, comme si chacun pensait que, dans cette rémunération, il s'était plutôt lui-même enrichi; car tous les cadeaux octroyés à qui en est digne donnent sans nul doute à beaucoup le sentiment de les avoir également reçus. Que dire dès lors de sa fermeté de caractère<sup>15</sup> qui l'emporte sur celle des philosophes même les plus célèbres? Il ne sort de la bouche de notre souveraine que des paroles bienfaitantes et des promesses qui restent sous sa garantie.

**18.** Nous avons tout autant éprouvé, pères conscrits, ce que nous vous disons et le témoignage de celui qui, d'expérience, rend gloire fait foi. Ainsi, vous savez à quels vœux je me suis heurté. Mais ni l'or ni de puissantes supplications n'ont prévalu: on a tout essayé pour éprouver la constance dont s'honore notre très sage souveraine.

**19.** La disposition du discours réclame que je passe en revue la théorie des impératrices du passé pour une comparaison avec aujourd'hui. Mais comment ces modèles féminins pourront-ils faire face à celle devant qui pâlissent toutes les gloires viriles? Si le cortège royal de ses aïeux regardait cette femme, chacun d'entre eux verrait bientôt en elle, comme dans un miroir sans défaut, ce qui faisait son prestige personnel: Hamalus a brillé par son bonheur, Ostrogotha par son endurance, Athala par sa douceur, Winitarius par son équité, Unimundus par sa beauté, Torismuth par sa pureté, Walamer par sa loyauté, Theudimer par sa piété et le père de notre souveraine, si renommé, par son intelligence, comme vous l'avez vu jadis. Tous assurément reconnaîtraient là leurs qualités respectives dont ils avoueraient cependant avec bonheur la défaite, puisque le prestige dû à un seul mérite ne peut s'égaliser à une foule de qualités.

**20.** Pensez quelle serait leur joie d'avoir une héritière comme elle, capable de distancer leurs mérites à tous! Peut-être cherchez-vous un éloge parallèle des bons côtés du prince. C'est célébrer abondamment le rejeton que de glorifier l'auteur de ses jours. Et puis, vous vous souvenez de cette phrase inégalable du grand orateur Symmaque: « j'attends que croissent avec bonheur des qualités dont je tarde à glorifier les premiers pas ».

Aidez-moi, pères conscrits, et rendez grâce pour moi à nos communs souverains afin d'acquitter par cette contribution ma dette envers eux: car si un être seul n'est pas capable de combler les vœux de tous, à beaucoup on peut accomplir les volontés d'un seul.

\* \* \*

En 533, Amalasonthe, fille du grand roi ostrogoth Théodoric, exerce la régence au nom de son jeune fils Athalaric depuis déjà sept ans. Elle a hérité, à la mort de son père, de l'Italie, royaume indépendant depuis 476, date à laquelle le Germain Odoacre a mis fin à l'Empire romain d'Occident en déposant l'empereur Romulus Augustule. En théorie cependant, et au moyen d'une fiction politique, Odoacre puis Théodoric, qui élimine son prédécesseur en 493 pour ouvrir l'Italie aux Ostrogoths, administrent leur royaume au nom de l'empereur d'Orient sans être officiellement ni empereurs, ni rois des Romains. La position de la régente Amalasonthe, ballotée entre son éducation romaine et sa nation gothique, illustre bien la condition de l'Italie d'alors: celle-ci est partagée, dans son territoire comme dans ses aspirations, entre Romains habitants de droit et Goths qui sont maîtres par la force mais inférieurs en nombre et restent, aux yeux des Romains d'Occident comme d'Orient, des occupants.

En 533, la situation de la fille de Théodoric est pour le moins précaire: son fils est encore très jeune et le fait d'être gouvernés par une femme, et qui plus est par une femme imprégnée de culture romaine, ne convient pas aux Goths. Aussi la régente se heurte-t-elle au mécontentement de certains de ses compatriotes qui exercent sur elle de fortes pressions; par ailleurs, le système d'alliances et d'équilibre édifié par Théodoric en Europe occidentale a déjà été ébranlé avant la mort du roi et s'écroule complètement sous l'impulsion notamment des Francs. Aussi Amalasonthe, consciente du péril extérieur ainsi que des dangers qui la menacent en Italie, a-t-elle fait plusieurs tentatives pour sauvegarder son trône et sa vie: elle a d'abord cédé aux instances de grands personnages de sa nation en nommant ministres certains d'entre eux, plutôt hostiles aux Romains, ou des Romains très proches d'eux, et en leur confiant, finalement, son fils qui avait reçu jusqu'alors une éducation à la romaine. Puis au bout de quelques années, insatisfaite et menacée plus que jamais, elle a fait volte-face et, après s'être assuré une porte de sortie en cas d'échec – un asile accordé par Justinien en Orient –, elle a commandité l'assassinat des principaux chefs de l'opposition gothique. Elle a alors remplacé ses ministres par des Romains favorables à une entente juste et harmonieuse entre les deux peuples; c'est ainsi que Cassiodore a été nommé au plus haut poste de l'Etat, la préfecture du prétoire<sup>16</sup>.

Instaurer et préserver l'équilibre toujours fragile entre les deux peuples rassemblés bon gré mal gré dans son pays, c'est à quoi s'est employé Cassiodore pendant une moitié de sa vie, autant par son action politique que par ses écrits, parmi lesquels figurent à une place importante les *Variae*. Né vers 485, juste après la fin de l'Empire d'Occident, d'une famille sénatoriale de grands propriétaires fonciers engagés dans l'action politique depuis quatre générations, Flavius Magnus Aurelius Cassiodorus Senator a accompli une brillante carrière à la cour des rois ostrogoths, des premières années du siècle jusqu'à la guerre de reconquête de l'Italie menée par le général byzantin Bélisaire à partir de 535; il a d'abord été choisi comme *consiliarius* par son père, préfet du prétoire de Théodoric de 503 à 507; puis il a été questeur du Palais de 507 à 511 et a presque toujours gardé, dans les fonctions qu'il a exercées par la suite, ce rôle de porte-parole des rois successifs. Ces derniers ont eu d'autant plus volontiers recours à sa rhétorique que leurs décisions, rédigées dans la langue et sous la forme traditionnelle de l'Empire, avaient plus de chances d'être bien acceptées par les Romains. Cassiodore ne s'est pas contenté de leur prêter son style mais, après avoir été consul ordinaire en 514, il a aussi assumé des fonctions politiques diverses, comme maître des offices, puis comme préfet du prétoire de 533 à 537. Il a travaillé avec zèle et conviction à la justice et à la concorde entre Goths et Romains, malgré les obstacles et les difficultés croissant au cours des années et l'échec final que les débuts de la reconquête byzantine pouvaient faire pressentir<sup>17</sup>.

<sup>15</sup> Il s'agit de nouveau d'Amalasonthe.

<sup>16</sup> Sur tout ce contexte historique, cf. Stein, *Histoire*, cit., pp. 262-264 et 328-334, et J. Sundwall, *Abhandlungen zur Geschichte des ausgehenden Römertums*, Helsingfors 1919, pp. 263-274.

<sup>17</sup> Sur le rôle politique de Cassiodore, cf. Giardina, *Cassiodoro politico*, cit..

Les *Variae*, recueil d'actes, de lettres, d'édits et de formules, répartis en douze livres, sont une sélection opérée par Cassiodore dans l'ensemble constitué par la correspondance qu'il a rédigée durant la trentaine d'années de son activité; elles regroupent des documents très divers, de tons variés – d'où le titre du recueil – selon les personnes ou les groupes différents auxquels l'auteur s'adresse. Celui-ci parle toujours, dans ces textes, au nom des rois ou reines gothiques, sauf dans les deux derniers livres consacrés à sa correspondance de préfet du prétoire. La lettre que je vais étudier est la première de ces deux livres et, par sa position et son contenu, sonne comme une déclaration de principes du tout nouveau préfet. Ce dernier annonce lui-même sa nomination à la préfecture par deux lettres écrites au nom d'Athalaric: l'une est adressée à son propre auteur, l'autre au Sénat et clôt le livre IX<sup>18</sup>. La première lettre du livre XI est en quelque sorte la réponse du nouveau préfet, qui écrit cette fois-ci en son propre nom. Elle suivrait immédiatement les deux lettres du livre IX que j'ai citées si Cassiodore n'avait pas jugé préférable d'intercaler, avant ses propres lettres, un dixième livre composé d'actes ultérieurs mais toujours écrits au nom des rois, cela au détriment de la continuité de l'ensemble.

L'orateur commence son discours en remerciant pour sa nomination et en annonçant son projet politique au Sénat; puis il poursuit sur un véritable éloge d'Amalasonthe et il laisse de côté ses intentions au profit de ce panégyrique. Un point peut surprendre: le préfet n'adresse pas directement sa réponse aux souverains qui l'ont nommé, mais il choisit de passer par le Sénat, pour une série de raisons que je vais essayer de saisir plus loin. On pourrait attendre un éloge du Sénat ou du roi Athalaric. Il n'en est rien et le préfet s'attache à célébrer la régente qui, quoique gouvernant pour son fils, est officiellement au second plan, y compris dans les *Variae* toujours rédigées au nom d'Athalaric. Quelles sont les raisons de ces choix?

Ce discours est, avec le récit de Procope de Césarée, le seul texte développé dont nous disposons sur Amalasonthe et Athalaric. Il est par conséquent primordial pour la connaissance de cette période. Le fait qu'il ne s'agisse pas d'un texte historiographique doit être pris en compte: les informations données peuvent être déformées pour les besoins de la cause et ne doivent donc être acceptées qu'après un examen attentif. De plus, Cassiodore se contente de faire allusion à un certain nombre de faits que nous ne pouvons pas toujours bien comprendre faute de sources. Par ailleurs, si ce texte prend la forme d'un panégyrique, il n'a pour but principal ni de remercier les instigateurs de la promotion de Cassiodore – rendre grâce sert ici de prétexte – ni de flatter Amalasonthe, mais de plaider la cause de la réconciliation et de la concorde entre toutes les composantes de la société et plus particulièrement entre Goths et Romains. L'orateur renforce son propos par une comparaison et par un certain nombre d'exemples et il s'efforce de démontrer, chemin faisant, la bénédiction que constituent, pour les Romains et l'Italie, la présence des Ostrogoths et leur domination romanisée. C'est pourquoi, après avoir replacé le texte dans la perspective de la tradition littéraire et politique du panégyrique, j'étudierai les moyens employés par Cassiodore pour appeler les habitants de l'Italie à la concorde; la réconciliation,

---

<sup>18</sup> *Variae* IX, 24 et IX, 25.

pour lui, doit se faire sous l'égide d'Amalasonthe et je passerai donc ensuite en revue les arguments qu'il avance pour légitimer le pouvoir de la souveraine gothique aux yeux de tous et pour lui rallier tous les sujets du royaume.

### ***I. Panégyrique: innovations et continuité.***

Le préfet a choisi, pour son discours d'entrée en charge devant le Sénat, de faire revivre le genre du panégyrique des empereurs; ce genre littéraire a été inauguré par Pline le Jeune qui semble être le premier à avoir publié ce type de texte, pour célébrer Trajan. La coutume, pour les consuls, de prononcer une *gratiarum actio* le jour de leur entrée en charge remonte au moins à l'époque d'Auguste<sup>19</sup>. Le discours de Pline, consul en 100, est un mélange de *gratiarum actio* et d'éloge, genre différent et encore antérieur. C'est ce mélange que l'on nomme panégyrique, ou plus souvent *laudatio* en latin, et celui de Pline est resté pendant des siècles le modèle du genre, d'autant plus qu'il s'adressait à Trajan, le bon prince par excellence, dans les *Variae* y compris. De tels discours n'ont pas seulement été prononcés pour l'entrée en charge des consuls, mais aussi à d'autres occasions, pour des anniversaires notamment, comme le montre par exemple le recueil des onze panégyriques des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles qui nous sont parvenus<sup>20</sup>. Les panégyristes latins sont également nourris de la tradition grecque du discours encomiastique, plus ancienne puisqu'elle remonte à Isocrate.

Cassiodore, en écrivant ce panégyrique à l'occasion de sa nomination, se réfère implicitement à cette longue tradition, déjà illustrée au VI<sup>e</sup> siècle par Ennode<sup>21</sup>, implicitement seulement parce que son discours n'a pas le titre de panégyrique, contrairement à ceux qu'il prononça tout jeune pour Théodoric et que nous n'avons pas, et plus tard pour Eutharic, le père d'Athalaric<sup>22</sup>. Le genre a des règles très précises, transmises par les écoles de rhétorique. Ces règles, qu'applique encore Cassiodore, ont été recueillies et codifiées dans des manuels parmi lesquels seul le *Traité* attribué à Ménandre de Laodicée nous est parvenu<sup>23</sup>: ce dernier, œuvre d'un rhéteur grec de la fin du III<sup>e</sup> siècle de notre ère, dresse le plan-type du panégyrique impérial, signale les passages obligés, donne, comme modèles, un certain nombre de formules ou d'exemples... Cassiodore se contente-t-il d'appliquer ce genre de recettes transmises par les manuels et le système scolaire latin et de nous livrer un exercice purement formel destiné à sauver le genre pour les générations à venir? Ou bien exploite-t-il ce schéma classique sans en faire une contrainte et pour transmettre un message? Je trouve un premier élément de réponse dans le fait que le préfet est amené, par sa position politique, à innover: le glorieux peuple conquérant de

<sup>19</sup> Cf. M. Durry, *Pline, Panégyrique de Trajan*, Paris 1938, p. 3.

<sup>20</sup> *Panégyriques latins*, édités par E. Galletier, Paris 1949, Les Belles Lettres (CUF).

<sup>21</sup> Le panégyrique de Théodoric par Ennode nous est parvenu.

<sup>22</sup> Les fragments qui nous restent de ce discours sont édités dans le même volume que les *Variae*, avec ceux d'un autre prononcé à l'occasion du mariage de Vitigès et Mathasonte, la fille d'Amalasonthe.



Rome est soumis, il n’y a plus d’empereur en Occident, le souverain est une reine, et cette reine est d’origine gothique! Seul le Sénat subsiste, inchangé, semble-t-il: Cassiodore veut souligner cette permanence en composant un discours destiné à être lu devant lui, comme jadis le *Panegyrique* de Trajan par Pline, comme si les sénateurs avaient encore un véritable rôle politique et une possibilité d’intervenir dans le gouvernement de l’Italie. Dans ces conditions mêlant révolutions et permanences, une comparaison avec les panégyriques plus anciens peut être fort instructive: le message de Cassiodore est à découvrir autant dans sa volonté de recourir à des modèles du passé que dans le jeu subtil des décalages qu’il se permet par rapport à eux.

Le texte que j’étudie suit le plan classique des panégyriques. L’exorde consiste en une adresse au Sénat: Cassiodore y remercie les sénateurs pour l’appui réel ou supposé qu’ils ont apporté à sa nomination à la préfecture du prétoire (§§1-2), puis il annonce, d’une manière assez brève et vague, ses intentions (§§2-3). Ces lignes constituent plus un projet politique qu’un programme: le préfet affiche clairement son accord avec la politique des souverains et sa volonté de collaborer étroitement avec eux. C’est à la lumière de cette proclamation qu’il faut lire la suite du discours. L’orateur enchaîne sur un vibrant éloge des souverains qu’il limite dès que possible à Amalasonthe. La composition suit un procédé habituel aux panégyristes: faire rentrer les données et les faits dans quatre catégories constituées par les quatre vertus principales, à savoir, dans l’ordre de notre texte, la tempérance (§§4-5), la sagesse ou prudence (§§6-10), le courage (§§11-14) et la justice (§§15-18). Ces critères d’organisation du texte, qui relèvent du catalogue, sont très éloignés de nos conceptions actuelles de la composition: aussi a-t-on, à première lecture, l’impression d’une série de remarques et d’exemples se succédant parfois dans un ordre incongru.

La première des vertus, la tempérance, est attribuée à Athalaric. L’éloge de l’éducation du jeune roi prend la place qu’aurait pu tenir l’évocation de la famille, de l’éducation ou des débuts d’Amalasonthe. Le préfet se devait de parler du roi. Après avoir exalté, sous la rubrique de la *sapientia*, les qualités de la régente – éloquence polyglotte (§§6-7), culture littéraire (§7), efficacité discrète dans la diplomatie et le gouvernement (§8), sûreté et prévoyance dans le contrôle de l’armée et des frontières (§10) – et avoir souligné ces qualités par un parallèle avec Gal-la Placidia (§9), Cassiodore, fidèle à l’alternance *domi militiaeque*, passe à la revue de ses actions, d’abord militaires et placées sous le signe de la *fortitudo* (§§10-14), puis civiles et guidées par l’*aequitas* (§§15-18). Toute cette longue partie consacrée aux actions d’Amalasonthe n’est qu’une série d’allusions à des événements ou à des personnages, une succession des exemples les plus propres à illustrer les vertus traditionnelles prêtées à la reine: Cassiodore évoque ainsi, d’une part, trois adversaires de l’Italie (§§10-13) – il est intéressant de noter qu’il introduit dans ce développement un éloge enthousiaste de l’armée gothique, instrument des victoires d’Amalasonthe. Il met en relief, d’autre part, l’*aequitas* de la régente en citant trois bénéficiaires

---

<sup>23</sup> D.A. Russel et N.G. Wilson, *Menander rhetor*, “*Peri Epideiktikôn*”, traité II, 368-377, Oxford 1981, pp. 77-95. Cf. aussi Quint., *De inst. orat.*, III, 7, 10 s.

des bienfaits royaux, le Sénat d'abord (§15), le sénateur Liberius ensuite (§§16-17), lui-même enfin (§18). Il termine, en conformité avec ce que recommande Ménandre, par une comparaison avec les prédécesseurs d'Amalasonthe (§19). Il choisit là, en justifiant ce choix, d'évoquer les ancêtres et rois amales plutôt que les impératrices romaines auxquelles succède la fille de Théodoric. Enfin, l'épilogue (§20) ne dépeint pas le bonheur des temps, comme le recommande Ménandre, mais il consiste en une exhortation à collaborer adressée au Sénat, ce qui rejoint ainsi le propos de l'exorde.

On constate donc que le plan d'ensemble n'a rien d'original, si ce n'est que ce texte est court pour un panégyrique<sup>24</sup>: ce n'est pas que Cassiodore ait omis de traiter certains sujets, mais il fait bref à propos des exploits militaires, qui sont plus limités que ceux d'un homme, et il ménage ses flatteries qui sont moins nombreuses et développées que dans la plupart des panégyriques. Alors que dans les éloges fleurissent d'ordinaire les comparaisons et les références aux grands hommes du passé, historiques ou mythologiques, le préfet se contente du parallèle avec Galla Placidia et de la rapide évocation des ancêtres de la souveraine gothique. Si ce texte a plusieurs fois recours à l'hyperbole, comme nous le verrons, et à certaines déformations de la réalité, ces traits restent cependant peu nombreux et, en cela, Cassiodore se distingue de beaucoup de panégyristes par les limites qu'il observe: d'autres n'hésitent pas à inventer, à emprunter ton et images à l'épopée, et à avoir recours au surnaturel. Quintilien affirme que « le propre de l'éloge est d'amplifier et d'embellir les choses » et Ménandre recommande même d'inventer sans remords si l'on peut ainsi embellir l'histoire de celui qu'on loue<sup>25</sup>. Cassiodore, cependant, se permet tout au plus d'évoquer brièvement l'âge d'or et de citer deux vers de l'*Enéide*. Il a plus volontiers recours à l'histoire qu'à l'invention pour glorifier Amalasonthe, même si, à nos yeux, cette histoire n'est ni très objective ni scientifique. Cette tendance s'explique sans doute par le statut du préfet, qui s'est fait et se veut historien des Goths<sup>26</sup>.

Le fait que l'exorde ne soit pas adressé au destinataire du panégyrique, mais au Sénat n'est pas une nouveauté. Pline en use ainsi, par exemple, et Cassiodore a déjà fait de même dans son éloge d'Eutharic. Le préfet prépare le public avant d'en venir aux louanges et de s'adresser au destinataire du panégyrique; que ce dernier soit présent ou absent, peu importe. Le genre est si conventionnel que l'orateur peut, sans susciter l'étonnement, s'adresser à une fiction et parler "dans le vide" comme si l'intéressé se tenait là en chair et en os: cette convention trouve probablement son origine dans le fait que les premiers éloges étaient funèbres. Cassiodore va jusqu'au bout des possibilités de cette convention en s'adressant successivement à plusieurs personnages ou groupes de personnages absents, souverains, armée des Goths, peuple romain<sup>27</sup>. Nous verrons plus loin dans quelle intention il procède ainsi.

<sup>24</sup> Les panégyriques d'Ausone et d'Ennode de Pavie, par exemple, publiés dans la même collection des MGH, vol. V et VII, font le triple de celui-ci en longueur.

<sup>25</sup> Quint., *De inst. orat.*, III, 7, 6: *proprium laudis est res amplificare et ornare*; Ménand., *Traité II*, 371, pp. 82-83.

<sup>26</sup> Il fait plusieurs fois allusion, dans les *Variae*, à son *Histoire gothique*.

<sup>27</sup> Déjà dans l'éloge d'Eutharic, il s'adresse, semble-t-il, à Théodoric et à Eutharic.

Quant au style, ce texte s'inscrit dans la lignée des panégyriques: comme dans le reste des *Variae*, il est très rhétorique au point d'être parfois obscur. Les figures destinées à donner de l'emphase sont nombreuses: grandes périodes, exclamations, interrogations oratoires, énumérations, antithèses, images, citations, chiasmes... J'en signalerai certaines au fur et à mesure de notre analyse, sans chercher cependant l'exhaustivité. Du point de vue métrique aussi, le texte est travaillé et Cassiodore n'a pas négligé les clausules<sup>28</sup>. Là encore, la tradition est respectée. Quant au vocabulaire, il comprend quelques acceptions rares et des néologismes en nombre très restreint. Par son statut, ce texte se distingue des autres panégyriques. En effet, il n'a peut-être jamais été prononcé par Cassiodore: rien ne le distingue des autres documents des *Variae*, que le préfet présente, dans la préface, comme un recueil de tous les actes qu'il a composés (*dictare*) au cours de ses nombreuses fonctions officielles. Rien n'indique donc que ce panégyrique soit autre chose qu'une lettre parmi les lettres, lue par un tiers devant le Sénat. C'est d'autant plus vraisemblable que le siège du préfet du prétoire est à Ravenne, tandis que le Sénat est toujours à Rome, même s'il ne faut pas exclure un déplacement de Cassiodore. Le statut de cet éloge explique qu'il n'ait pas de tradition manuscrite extérieure aux *Variae*, comme on pourrait l'attendre pour un panégyrique<sup>29</sup>.

A part les quelques points que je viens de signaler, le texte de Cassiodore présente donc toutes les caractéristiques d'un panégyrique selon la plus pure tradition et ne se distingue par aucune innovation dans sa trame ni dans ses procédés. Je vais montrer cependant que Cassiodore se permet un certain nombre de libertés par rapport à ses modèles. Ses principaux écarts par rapport à la norme viennent de sa matière, fournie par les circonstances, à savoir l'éloge d'une femme et d'une femme d'origine étrangère; ils viennent également de son public, composite puisqu'il comprend, non seulement les sénateurs, mais aussi les deux peuples vivant en Italie. Nous constaterons que ce discours est en parfait accord avec le reste des *Variae* – il est intéressant de lire la Préface du recueil en parallèle – et qu'il sert, sous ses dehors conventionnels, scolaires et impersonnels, les idées du préfet, personnelles et ancrées dans les circonstances. Je vais donc passer à l'examen du message politique qu'il cherche à faire passer et aux moyens qu'il emploie à cette fin, dans le cadre bien tracé du panégyrique.

## ***II. Un appel à la réconciliation.***

Le premier but de ce texte n'est pas tant de louer Amalasonthe que d'appeler à une réconciliation générale: le contexte dans lequel Cassiodore accède à la préfecture du prétoire est en effet marqué par un certain nombre de tensions, rancoeurs, rivalités et menaces qui contrastent

<sup>28</sup> Sur ce sujet, cf. M.J. Suelzer, *The clausulae in Cassiodorus*, Washington 1944.

<sup>29</sup> Alors que le *Panégyrique* de Trajan nous est parvenu par des manuscrits qui le placent en dehors de la correspondance de Pline, bien que la chronologie le situe à l'époque de cette correspondance, et que les autres panégyriques de Cassiodore n'ont pas été intégrés dans les *Variae*.

avec l'optimisme enthousiaste du discours<sup>30</sup>. Le nouveau préfet fait quelques allusions discrètes à cette conjoncture, pour exalter par contraste les mérites de la souveraine et peut-être aussi pour faire comprendre qu'il n'est pas dupe de son propre enthousiasme: il cherche plus à entraîner et à rallier qu'à peindre la réalité. La première de ces allusions concerne le Sénat, dont certains membres ont été accablés, meurtris (§15). La deuxième laisse deviner l'existence de luttes politiques acharnées pour l'accession au pouvoir (§18). Enfin transparait, à travers la longueur du passage qui est consacré à la politique extérieure, la pression qu'exercent les puissances voisines sur l'Etat ostrogothique (§§10-13). Tous connaissent alors ce contexte et, dans son discours, Cassiodore choisit d'ignorer la situation plutôt que de la déplorer, comme si celle-ci était révolue dès lors qu'on repartait sur de nouvelles bases; il donne à croire que la régence commence seulement. Ce panégyrique semble en effet saluer les débuts du pouvoir d'Amalasonthe, alors que plusieurs années déjà se sont écoulées depuis la mort de Théodoric.

Le préfet lance dans ce texte un vibrant appel non seulement à la réconciliation mais aussi à la concorde, dans l'espoir de voir se réaliser, devant les dangers, une sorte d'union nationale. L'exemple doit évidemment venir d'en haut, et c'est pourquoi l'orateur donne pour modèle la concorde qui règne entre le jeune roi et sa mère (*mirabile temperamentum concordiae*) et qui est loin d'avoir été de règle entre les membres des anciennes familles impériales romaines. Aussi cette entente, exceptionnelle à l'en croire, entraîne-t-elle tout un développement, habituel dans les panégyriques, sur le bonheur des temps (*temporis bona, saeculi beata fortuna*) contrastant avec les dernières années très assombries et tendues du règne de Théodoric, et peut-être avec les premières années mouvementées de la régence d'Amalasonthe. Athalaric et sa mère semblent incarner la concorde entre parents et enfants et Cassiodore insiste sur l'obéissance, l'humilité et la piété filiale du jeune prince qui attend son heure (§4). Nous verrons plus loin ce qu'il en est vraiment.

L'appel à la réconciliation que lance le préfet s'adresse avant tout au Sénat, comme le montrent le début et la fin du discours. D'emblée, l'orateur cherche à se concilier l'assemblée à laquelle est destinée la lettre. Une analyse précise de l'exorde permet de comprendre comment il procède: la première impression que laisse la lecture de ces lignes est d'avoir affaire à une rhétorique parfois si prononcée que le sens se dérobe dans l'enchevêtrement des phrases. Des termes assez creux et grandiloquents qu'emploie Cassiodore se dégagent cependant quelques idées soulignées par l'accumulation de mots relevant du même champ sémantique. Le premier paragraphe insiste sur l'idée d'accord entre le préfet et le Sénat, sur le lien étroit qui existe entre la nomination du premier et la volonté du second. Tout un ensemble de procédés contribue à donner cette impression d'harmonie: la construction des phrases tout d'abord lie étroitement la validité de chaque principale à la subordonnée causale ou conditionnelle qui l'accompagne et marque ainsi à quel point les intérêts du Sénat et de Cassiodore sont mêlés. Les souhaits de l'illustre assemblée sont toujours présentés comme premiers, comme annonciateurs (*bonorum omnium aus-*

<sup>30</sup> Cf. Stein, *Histoire*, cit. II, pp. 331-336.

*picia*) ou justifications de la nomination du nouveau préfet (*commendatis mihi, patres conscripti, prouectum meum, si uobis intellego fuisse uotiuum*). Un autre procédé pour accentuer l'idée d'implication réciproque est la manière dont l'orateur passe sans cesse du "je" au "vous".

Pour exprimer cette idée, Cassiodore n'a pas seulement recours à la syntaxe mais aussi au vocabulaire: il emprunte une image au domaine de l'économie et de la circulation monétaire en dépeignant ses rapports avec le Sénat comme un système d'échange et emploie pour ce faire les verbes *mutuari, exigere, imputare, merere*. Les sénateurs lui ont prêté leur soutien, *talium fauor*, à l'instigation du Ciel, *diuinitas*. En échange, le préfet leur doit reconnaissance et déférence. Dans la lettre qu'Athalaric adressait à l'assemblée pour annoncer la nomination de Cassiodore, cette métaphore était déjà utilisée: le roi y déclarait devoir ce qu'il donnait, *cuius si merita consideretis, debemus omne quod soluimus*<sup>31</sup>. Ce n'est pas tant la métaphore, relevant du lieu commun<sup>32</sup>, qui est intéressante que la constatation suivante: Cassiodore a été nommé par les souverains gothiques et c'est donc envers eux qu'il a une dette, comme il le déclare à la fin du texte en reprenant la même image; cependant il choisit de se dire aussi et surtout débiteur du Sénat, bien que, plus loin dans le texte (§13), il interpelle directement Amalasonthe, *beatam te, domina*. S'il rend grâce de préférence et en priorité au Sénat, c'est dans une intention politique bien précise: remettre à l'honneur l'illustre assemblée, au moins dans les formes, lui redonner un semblant de rôle ou d'importance politique et retrouver cet équilibre fictif, si fragile et toujours bouleversé au cours de l'histoire de l'Empire, entre le représentant prestigieux de la continuité de la République<sup>33</sup> et de la légitimité du pouvoir et les détenteurs réels de ce pouvoir. Si Cassiodore – sénateur lui-même comme le rappelle son *signum* à propos duquel il fait un jeu de mots<sup>34</sup> – a toujours travaillé à cet équilibre, il insiste d'autant plus ici que la chose ne va pas de soi: le règne de Théodoric s'est terminé dans un climat de méfiance voire de répression envers certaines familles sénatoriales. Une bonne partie des sénateurs a dû alors prendre ses distances avec le régime, si ce n'était pas déjà fait avant. Cette situation s'est sans doute prolongée après la mort de Théodoric à cause non seulement de la méfiance envers les successeurs du roi, mais aussi de la tendance défavorable aux Romains manifestée par les Goths entourant Amalasonthe. Dans ces conditions, le message proclamé par le nouveau préfet est celui-ci: avec sa nomination et le retour en grâce de gens tels que lui, la concorde entre Goths et Romains, l'équilibre entre souverains et Sénat est de nouveau possible. C'est une chance à saisir qu'il ne faut pas manquer et la participation de tous est nécessaire<sup>35</sup>. Comme Cassiodore le fera comprendre plus loin en énumérant les bienfaits d'Amalasonthe envers les Romains, la régente a accompli le premier pas et a

<sup>31</sup> *Variae* IX, 25, 1.

<sup>32</sup> Cette métaphore est même l'un des ressorts habituels de l'éloge: cf. le *Panegyrique* d'Ausone à l'empereur Gratien, en XX, 1; et les recommandations de Ménandre le Rhéteur, qui donne un exemple, p. 77, §368: « alors que nous avons fait l'expérience de si grands bienfaits accordés par les empereurs, il serait déplacé que nous ne payions pas en retour une contribution appropriée et que nous leur devons ».

<sup>33</sup> C'est par ce mot que Cassiodore, au nom des rois ostrogoths, continue à désigner l'Etat dans les *Variae*.

<sup>34</sup> A la fin du §1.

<sup>35</sup> C'est là la principale préoccupation de Cassiodore bien exprimée dans une phrase prêtée à Athalaric, qui loue l'éloquence du nouveau préfet: *gratissimum uobis nostrum fecit imperium* (« il a fait en sorte que notre pouvoir vous soit très agréable »), *Variae* IX, 25, §2.

fait la preuve de sa bonne volonté. Aussi le Sénat peut-il, doit-il sortir de sa réserve ou de son opposition et collaborer, puisque les souverains veulent ce à quoi il aspire (*illud uos amare confidimus, quod et rerum dominos iubere sentimus*).

Dès la première phrase, l'allégresse et le soulagement apportés par la détente entre le gouvernement et les Romains après les années sombres sont exprimés par l'orateur: alignés dans une même phrase, les mots *uotiuus*, *prosperrime* et *felices*, du plus faible au plus fort, donnent d'emblée la note de ce discours résolument optimiste et le placent sous les augures favorables d'une joie générale, puissante et bénie par le Ciel. Exprimer une telle joie n'a rien d'extraordinaire dans les panégyriques puisque, par définition, ces derniers sont prononcés en d'heureuses occasions, mais l'allégresse prend, dans les circonstances que j'ai rappelées, une signification et un relief particuliers. La conclusion du discours fait écho à l'exorde: Cassiodore interpelle une dernière fois les sénateurs et réclame explicitement leur aide ou, du moins, leur soutien (*subuenite*). Il termine par une sorte de maxime à structure chiasmatisque qui revient à dire que l'union fait la force et l'efficacité. Bien que sans originalité, cette phrase a l'avantage de donner à réfléchir et de faire passer d'un cas particulier à une vérité générale, invitant ainsi le Sénat à dépasser d'éventuelles préventions personnelles pour regarder plus loin en vue de l'intérêt commun. Il reprend la métaphore de la dette utilisée dans l'exorde et dont le créancier n'est plus l'assemblée sénatoriale mais les souverains: entre-temps, il a énuméré les bienfaits d'Amalasonthe, distribués principalement aux sénateurs. Aussi ces derniers, auxquels il avait commencé par rendre un hommage reconnaissant et humble, se retrouvent-ils, grâce à l'art insensible d'une rhétorique subtile, placés à son côté, grevés d'une même dette et sommés de soutenir son action et celle de ses souverains sous peine de paraître ingrats.

\* \* \*

Les bienfaits dont Amalasonthe a comblé le Sénat sont évoqués au paragraphe 15: *scitis quanta bona nostro ordini caelesti benignitate largita est; [...] afflictos statu meliore restituit, illaesos sublimauit honoribus et singillatim bona tribuit, quos sub uniuersali munimine custodiuit*. On compte d'ordinaire, parmi les sénateurs *afflicti* secourus, la famille de Boèce et de son beau-père Symmaque: d'après Procope en effet, Amalasonthe lui rendit ses biens confisqués à la suite de la disgrâce de Boèce<sup>36</sup>. La régente a sans doute voulu faire oublier les mauvais souvenirs des dernières années de son père. Il n'est pas anodin que Cassiodore choisisse de citer Symmaque l'orateur, l'arrière grand-père de son contemporain, à la fin de son discours: c'est là, en effet, une manière de remettre à l'honneur la famille décimée et de manifester officiellement sa réhabilitation. En effet, dans l'ensemble imposant formé par les *Variae*, il n'y a qu'une dizaine de citations avouées et attribuées, toutes d'auteurs classiques – Homère, Cicéron, Virgile, Horace ou Térence – parmi lesquels Symmaque, qui n'est mentionné en aucun autre endroit de

---

<sup>36</sup> Proc., *BG*. V, 2, 5.

l'œuvre, fait figure d'exception. Dans ces conditions, il est évident que cette citation est le fruit d'une volonté délibérée de faire apparaître son nom dans un but bien précis<sup>37</sup>.

Par ailleurs, les membres de l'aristocratie sénatoriale continuent à être appelés aux postes les plus illustres même si, parmi eux, c'est tantôt un parti tantôt un autre qui l'emporte en plaçant ses hommes: Amalasonthe, plus encore que Théodoric, a besoin de l'ordre sénatorial pour administrer l'Italie. Petrus Marcellinus Felix Liberius, dont Cassiodore évoque ensuite le cas (§16), est un bon exemple de ces hommes promus régulièrement. Il n'est pas choisi au hasard: Liberius est l'une des personnalités les plus éminentes d'alors. Il a une longue carrière derrière lui, sans disgrâce: il est passé en douceur du service d'Odoacre, auquel il est resté fidèle jusqu'au bout, à celui de Théodoric<sup>38</sup>. Il semble avoir été un ministre honnête et efficace<sup>39</sup>, au point que Théodoric l'a gardé à la préfecture du prétoire pendant un laps de temps assez long, de 493 environ à 500, puis très longtemps à la préfecture du prétoire des Gaules, à partir de 510 (*diu absens*, d'Italie). Cassiodore le choisit aussi parce qu'il fait, semble-t-il, l'unanimité au Sénat: nos sources nous donnent l'impression qu'il n'est pas profondément ancré dans tel ou tel parti, à l'inverse, par exemple, de ce que fut Flavius Rufius Postumius Festus, ou des accusateurs de Boèce. C'est un homme relativement hors norme, lié à la grande famille d'Anicius Probus Faustus Niger, mais menant une carrière prolongée loin de Rome<sup>40</sup>; il est romain, mais a exercé des responsabilités militaires (*exercitualis uir*), d'ordinaire réservées aux Goths, d'après Cassiodore; il a même été blessé lors d'un raid wisigothique en Gaule ostrogothique, *uulneribus pulchrior*. Tout ce que nous savons de sa vie tend à confirmer les éloges qui lui sont ici décernés.

C'est pour une autre raison également que Cassiodore cite ce prédécesseur en exemple: Liberius est le modèle même du conciliateur entre intérêts à première vue opposés, puisqu'il a su accomplir l'exploit, lors de sa préfecture, d'établir les Goths sur des terres italiennes sans léser personne de manière trop criante<sup>41</sup>. Cassiodore offre un modèle à sa propre préfecture: il se propose de suivre les pas de Liberius et de reprendre à son compte ce qu'il avait attribué à ce prédécesseur dans une lettre au Sénat datant des années 507-511:

*iuuat nos referre quemadmodum [...] Gothorum Romanorumque et possessiones iunxit et animos. Nam cum se homines soleant de uicinitate collidere, istis praediorum communio causam uidetur praestitisse concordiae: sic enim contigit, ut utraque natio, dum communiter*

<sup>37</sup> Par ailleurs, citer Symmaque n'a rien d'original: Ennode, dans son *Panegyrique* de Théodoric, emploie beaucoup de formules empruntées à cet auteur, et particulièrement à ses panégyriques. Quant au contenu de la citation, l'idée d'un épanouissement des vertus de l'enfant avec l'âge n'est pas nouvelle puisqu'on la trouve déjà dans l'*Evagoras* d'Isocrate (§23): « devenu homme, toutes ces qualités grandirent avec lui ». Ménandre le Rhéteur cite cette phrase dans son *Traité* (§372). Ennode aussi a recours à cette idée, à propos d'un jeune consul, en paraphrasant, nous semble-t-il le mot de Symmaque que cite Cassiodore: *Inauspicatis successibus illi profectuum incrementa uentura sunt, quem coepisse uidemus a fascibus* (*Ep.* I, 5).

<sup>38</sup> *Variae* II, 16, 2-3.

<sup>39</sup> *Proc.* *BG.* V, 6, 24 et *Variae* II, 16, 4.

<sup>40</sup> Sur Liberius, cf. J. Sundwall, *Abhandlungen*, cit., Helsingfors 1919; J.R. Martindale, *PLRE*, tome II, article "Liberius", Cambridge 1980; et J. O'Donnell, *Liberius the Patrician*, «*Traditio*», 37, 1981, pp. 31-72.

<sup>41</sup> Cf. Ennod., *Ep.* IX, 23: *quid quod illas innumeras Gothorum cateruas uix scientibus Romanis larga praediorum conlatione ditasti? nihil enim amplius uictores cupiunt et nulla senserunt damna superati* (« que dire du fait que tu as, presque à l'insu des Romains, doté ces innombrables troupes de Goths au moyen d'une importante attribution de terres? De ce fait, les vainqueurs ne désirent rien de plus et les vaincus n'ont souffert aucun dommage »).

*uiuuit, ad unum uelle conuenerit.[...] Una lex illos et aequabilis disciplina complectitur. Necessesse est enim, ut inter eos suauis crescat affectus, qui seruant iugiter terminos constitutos*  
<sup>42</sup>.

Liberius, aux côtés de Théodoric, a fait en sorte que Goths et Romains vivent ensemble et sur un pied d'égalité. Sans lui, la longue paix qu'a connue l'Italie n'aurait peut-être pas existé. Cassiodore, aux côtés d'Amalasonthe, veut reprendre cette œuvre et la relancer après les heurts qui sont survenus.

Liberius a bénéficié des bienfaits de la régente en ce qu'il a reçu la *praesentanea dignitas*, à savoir le titre de *patricius praesentalis* (§16). Ce titre équivaldrait à celui de *magister militum praesentalis* qui avait été conféré, par exemple, à Théodoric par l'empereur d'Orient et qui signifie, d'après Ernest Stein<sup>43</sup>, "général en chef au siège du gouvernement". Athalaric ne porte pas ce titre à cause de sa jeunesse<sup>44</sup> et les responsabilités de chef d'armée, qu'Amalasonthe ne peut pas non plus assumer, ont été confiées à des hommes en âge et capables de les porter, à Tuluin, un vieux militaire gothique expérimenté, lors de l'accession au trône d'Athalaric, puis à Liberius. On ne sait si ce dernier a succédé à Tuluin ou s'ils se sont partagé cette tâche<sup>45</sup>. Toujours est-il que nous n'avons plus de témoignages sur Tuluin après 527 dans les sources dont nous disposons. L'importance et le rôle du *patricius praesentalis* sont difficiles à définir<sup>46</sup>, puisque le titre apparaît pour la première fois à cette époque et que nous n'avons guère plus de renseignements à son propos que ce qu'en dit Cassiodore. On suppose que la personne investie de cette charge représentait le bras armé et puissant de la royauté fragile d'Athalaric et de sa mère, et l'homme capable de commander et de s'imposer aux Goths. C'est d'autant plus probable que Tuluin était apparenté aux Amales par son mariage et qu'il était très proche de Théodoric<sup>47</sup>. La dignité conférée à Liberius serait donc de taille<sup>48</sup> et correspondrait plus à un besoin qu'à une faveur gracieusement accordée par Amalasonthe, quoi qu'en dise Cassiodore. Le fait de choisir un Romain est peut-être une tentative pour faire contrepoids aux généraux gothiques opposés à la régente.

L'orateur explique ensuite que l'honneur fait à Liberius est double, *honor geminatus*, puisqu'il garde le titre de préfet des Gaules en même temps. Sur ce point aussi, les avis sont partagés: Liberius rentre-t-il en Italie en ne gardant qu'un titre honorifique de préfet, ou bien

<sup>42</sup> *Variae* II, 16, §5: « il nous est agréable de rappeler comment il unit, en même temps, les propriétés et les cœurs des Goths et des Romains. En effet, étant donné que les hommes se querellent d'ordinaire pour des questions de voisinage, la communauté des terres semble leur avoir fourni une raison de s'entendre: car il advint alors que les deux nations, à force de vivre ensemble, en arrivèrent à vouloir la même chose. [...] Une loi unique et une constitution équitable les tiennent embrassés, car il croît nécessairement une douce affection entre ceux qui respectent jour après jour les bornes qu'on leur a fixées ».

<sup>43</sup> *Histoire*, cit., I, p. 236.

<sup>44</sup> Selon Th. Mommsen, *Ostgothische Studien*, in *Gesammelte Schriften* VI, Berlin 1910, p. 447.

<sup>45</sup> Tuluin en Italie, Liberius en Gaule? Th. Mommsen, L.M. Hartmann in *Geschichte Italiens* I<sup>2</sup>, pp. 230 et 241, n. 14, Sundwall, *Abhandlungen*, cit., p. 262, n. 2, et J. O'Donnell penchent pour le partage; Stein, *Histoire*, cit. II, p. 263, n. 2, et la *PLRE* II penchent pour la succession.

<sup>46</sup> Cf. Th. Mommsen, *loc. cit.* « *Der Sache und zum Theil dem Namen nach ist dieser patricius praesentalis nichts als der magister praesentalis militum* »; L.M. Hartmann, *Liberius* in *RE*, 1926; et O'Donnell, *Liberius*, cit., p. 60.

<sup>47</sup> Cf. *Variae* VIII, 9, §7 et 10, §1 à 3.

<sup>48</sup> Selon certains, elle serait plutôt honorifique: cf. O'Donnell, *Liberius*, cit., p. 61. Le fait que Liberius ait presque 70 ans n'est pas un argument, puisqu'il reste actif et vaillant jusqu'à sa mort, à 90 ans !



reste-t-il en Gaule avec un pouvoir renforcé par son statut de *patricius praesentalis*<sup>49</sup>? Le texte peut permettre les deux interprétations. Le passé *bene gessit* et l'expression *diu absens* sont-ils des indices du retour de Liberius à Rome dès l'époque de ce discours? A la récompense honorifique attribuée à ce dernier s'ajoute une rémunération plus matérielle, sous la forme de propriétés, *patrimonium*, peut-être en Italie du Nord, vers Ariminum où se trouve sa tombe<sup>50</sup>.

Pour illustrer les bienfaits d'Amalasonthe, Cassiodore ajoute sa propre expérience à l'exemple de Liberius, avec une nuance différente (§17-18): il a insisté, dans le premier cas, sur la justice de la régente qui se devait de récompenser le préfet des Gaules pour son long service; dans son cas, c'est la fermeté de caractère de la souveraine et sa constance qu'il exalte (*animi firmitas, constantia*), qualités qui relèvent de la sagesse (*sapientissima domina*). En revenant sur ce trait de caractère qu'il a déjà évoqué, Cassiodore boucle l'éloge des qualités d'Amalasonthe qu'il rassemble plus loin une dernière fois en évoquant les ancêtres Amales. Quant à la comparaison avec les philosophes, elle renvoie à la *ueterum prudentia* du paragraphe 7, mais sur un autre plan puisqu'il s'agit ici d'action et non plus de connaissances. L'orateur nous apprend dans ce passage que la souveraine a rempli des promesses qu'elle lui avait faites en le nommant préfet. Ce faisant, elle a résisté à des pressions contraires à sa volonté et hostiles à Cassiodore: *contra me uota, aurum, magnae preces, temptata sunt uniuersa*<sup>51</sup>. A quels événements, quelles oppositions est-il fait allusion par ces mots? Nous ne pouvons répondre à cette question, faute d'autres sources. Nous pouvons seulement en conclure que Cassiodore était loin de faire l'unanimité, qu'il avait des ennemis, comme le laisse entendre la lettre IX, 24, et avancer que les pressions exercées contre lui étaient le fait des Goths intransigeants et de leurs partisans romains, aux mains desquels se trouvaient le gouvernement précédent. Peut-être même faut-il y voir une allusion aux circonstances qui ont entouré l'assassinat des trois nobles Ostrogoths mentionné par Procope<sup>52</sup>.

Le roi et sa mère montrent l'exemple de la concorde et de la réconciliation, les grands administrateurs du royaume, comme Liberius et Cassiodore, mettent en œuvre ce programme, le Sénat est appelé à les soutenir. Cassiodore n'a garde d'oublier l'armée, pilier de la royauté ostrogothique, et lui accorde une place importante dans son discours. L'exercice est périlleux puisque les troupes sont constituées à peu près exclusivement de Goths ou d'autres Germains, et que c'est certainement dans leurs rangs que se trouvent les plus intransigeants adversaires des Ro-

<sup>49</sup> Pour Hartmann, *Liberius*, cit., et la *PLRE* II, il est rappelé à la Cour; pour O'Donnell, *Liberius*, cit., p. 61, il reste en Gaule mais est rentré en Italie au printemps suivant (534); pour Stein, *Histoire*, cit., II, p. 334, il continue à assumer ses fonctions de préfet. Cl. Brenot, dans son étude intitulée *Du monnayage impérial au monnayage mérovingien: l'exemple d'Arles et de Marseille* (in *La fin de la Cité antique et le début de la Cité médiévale de la fin du IIIe siècle à l'avènement de Charlemagne*. Colloque de l'Université de Paris X-Nanterre, 1-3 avr. 1993, études réunies par Cl. Lepelley, Bari 1996, pp. 147-160) pense qu'il a été rappelé (p. 157).

<sup>50</sup> Cf. CIL XI, 382.

<sup>51</sup> Citation de l'*Enéide* XI, 228-29, qu'on trouve aussi chez Ovide, *Métamorphoses* XIII, 89, et chez Stace, *Thébaïde* XII, 403.

<sup>52</sup> Proc., *B.G.* V, 2, 25; d'après lui, Amalasonthe en est arrivée là parce qu'on tramait un complot contre elle (V, 2, 21-25). La situation était loin d'être stable! D'après S. Krautschick, *Cassiodor und die Politik seiner Zeit*, Bonn 1983, p. 166, "trois" serait un nombre symbolique dans le texte de Procope (trois maîtres d'Athalaric, trois Goths

mains et de la politique pro-romaine d'Amalasonthe<sup>53</sup>. Cependant, cette armée est indispensable aux Romains, qui le savent; c'est elle qui défend l'Italie et garantit les frontières contre de nouvelles invasions et les incursions des peuples voisins, et depuis plusieurs générations, les Romains s'appuient ainsi sur des troupes étrangères. \* \* \*

L'éloge que, dans cette lettre, Cassiodore fait de l'armée gothique n'est pas inattendu, dans la mesure où, tout au long du recueil, il rappelle aux Romains qu'ils ne peuvent se passer de ces hommes pour vivre en paix, de même que les Goths ne peuvent se passer des Romains pour administrer et faire vivre le pays<sup>54</sup>. C'est dans cette optique que le préfet dit *noster exercitus* (§10) et *nostris* (§12) en parlant des Goths, alors qu'il s'agit d'une armée d'occupation et que certains, voire beaucoup, de ses contemporains le ressentent ainsi<sup>55</sup>. Mais il veut aller contre cette prévention et présente, dans ce texte plus que dans aucun autre des *Variae*, les Germains comme le bras armé et le rempart des Romains. Les deux peuples, chacun tenant son rôle indispensable à l'autre, sont appelés à ne former qu'une seule nation dans laquelle chacun a sa place déterminée, ce qui évite rivalités et jalousies. La complémentarité des deux est exprimée dans la phrase qui ouvre le paragraphe 14: *exultate, Gothi pariter ac Romani*<sup>56</sup>. L'éloge de l'armée gothique s'étale du paragraphe 10 au paragraphe 13, comme une parenthèse à l'intérieur du panégyrique. Les succès guerriers évoqués n'ont pas été remportés par la régente; c'est donc une occasion de faire la part belle aux troupes, tout en attribuant finalement à Amalasonthe la réussite de l'ensemble, puisqu'à elle revient de planifier, de veiller au bon fonctionnement de l'armée, de décider de la paix ou de la guerre (§10) et de mériter la protection divine (§§12-13); des soldats relèvent l'exécution, la vaillance, l'exploit militaire (début du §12) et la réputation (§10, *noster exercitus terret externos*; §12, *Franci [...] metuerunt cum nostris inire certamen*).

L'orateur a recours à plusieurs procédés pour faire l'éloge des troupes, et tout d'abord à un effet d'accumulation: trois victoires, ou prétendues telles, sont énumérées, de la plus "brillante" à la plus petite et par ordre chronologique. Prenons-les une par une. Par la phrase *contra Orientis principis uotum Romanum fecit esse Danuuium* (§10), Cassiodore fait allusion à des événements datant de 528 environ<sup>57</sup>. Un certain Mundus, allié autrefois à Théodoric et résidant dans les contrées danubiennes, avait participé, avec des Hérules, à une tentative des Gépides pour reprendre aux Ostrogoths la ville de Sirmium, point de contrôle de la Pannonie Seconde et

---

assassinés) et représenterait ici un certain nombre de membres du gouvernement, dont Tuluin qui n'est plus jamais mentionné par la suite.

<sup>53</sup> Cf. Proc., *B.G.* V, 2, 21: Amalasonthe, pour éloigner les trois opposants qui complotent contre elle, les envoie comme généraux aux frontières de l'Italie, sous prétexte de repousser les attaques ennemies.

<sup>54</sup> Les Goths ne sont que quelques dizaines de milliers, face à des millions de Romains.

<sup>55</sup> L'emploi du possessif est naturel, si l'on se souvient que c'est Théodoric qui est censé parler.

<sup>56</sup> Sur l'association de *Gothi* et *Romani*, cf. S. Teillet, *Des Goths à la nation gothique*, Paris 1984, pp. 275, 283-290. D'après elle, Cassiodore, dans son exaltation des Goths, aussi bien par les *Variae* que par la *Chronique* et l'*Histoire des Goths*, « exprime la supériorité des Goths sur les Romains », supériorité militaire uniquement, semble-t-il (p. 287); il envisage la véritable communauté des deux ethnies, fondée sur un *consensus*, sous l'autorité de Théodoric. Il n'a visiblement pas abandonné cette idée après la disparition de Théodoric et veut montrer ici une Amalasonthe capable de jouer le même rôle unificateur.

<sup>57</sup> Cf. Stein, *Histoire*, cit., pp. 307-308; cf. aussi *Sirmium I, Archeological investigations in Syrmian Pannonia*, Beograd 1971.

donc de la rive droite du Danube. Cette attaque aurait été menée avec l'assentiment tacite de l'empereur, d'où la mention *Orientis principis uotum*. Amalasonthe envoya alors le général Vitigès<sup>58</sup>, qui exerçait probablement de hautes responsabilités militaires et s'était déjà battu contre les Gépides près de Sirmium au début de sa carrière, en 504, sous les ordres de Théodoric<sup>59</sup>. Le général remporta la victoire et refoula les agresseurs au delà du Danube et en Mésie Première, province byzantine, où les Goths saccagèrent la ville de Gratiana<sup>60</sup>. C'était là violer le territoire byzantin et Cassiodore ne ment pas tout à fait en présentant cet épisode comme une victoire contre Justinien. Il ne ment pas non plus en affirmant que ce dernier a cependant accordé la paix aux Ostrogoths, *pacem contulit laesus*. Tout au plus renverse-t-il les rôles: c'est Amalasonthe qui a cherché à apaiser l'empereur en s'empressant de retirer ses troupes du territoire byzantin<sup>61</sup>, et si Justinien n'a pas réagi, c'est parce qu'il était trop occupé par une guerre avec les Perses.

Il est amusant de voir comment Cassiodore, tout en affichant un nationalisme triomphant et en soulignant l'humiliation des Byzantins, cherche à ménager l'empereur et à éviter les mots qui signeraient la rupture: il a pour cela recours à un mélange de périphrase et de prétériorité, procédé caractéristique des panégyriques (*notum est quae pertulerint inuasores: quae ideo praetermittenda diiudico, ne genius socialis principis uerecundiam sustineat perditoris*), et continue à appeler l'empereur *socialis*. Ce mot est d'ailleurs à double entente: l'empereur reste ami, les Ostrogoths ne veulent surtout pas la guerre et cherchent à garder coûte que coûte cette bienveillance; mais en même temps, le préfet semble dire que Justinien n'est plus qu'un prince allié comme les autres et non plus l'Empereur dont dépendent les souverains de l'Italie<sup>62</sup>. Perce là une revendication d'autonomie qui transparaît à plusieurs reprises dans les *Variae*<sup>63</sup>: l'Italie n'est pas une province sujette de l'empereur d'Orient, mais, selon l'analyse de S. Teillet<sup>64</sup>, une *respublica* héritière de l'Empire d'Occident, une des deux parties égales du *Romanum regnum*, comme le montre, dans notre texte, l'expression *partes nostrae* (§11). Suprême paradoxe, ce sont les Goths qui ont rendu à la romanité le Danube tombé aux mains du prince étranger; ce sont les Goths, par leur alliance avec les Romains d'Italie, qui perpétuent l'Empire romain d'Occident et non l'empereur qui a pourtant la légitimité, la continuité et le pouvoir de son côté. Cette revendication étonnante de la romanité pour les Goths montre bien le travail de réélaboration politique mené par Cassiodore.

<sup>58</sup> Il sera roi quelques années plus tard, de 536 à 540.

<sup>59</sup> Cf. *Vitigès* in PLRE II.

<sup>60</sup> Cf. Proc., *B.G.* V, 3, §§15 et 17.

<sup>61</sup> Cf. sa lettre d'apaisement à Justinien: Proc., *B.G.* V, 3, §§19 à 27; à propos de Gratiana, §21.

<sup>62</sup> Cf. aussi Proc., *B.G.* V, 3, §23, Athalaric «allié et ami» (ἑὺμμάχος καὶ φίλος) de l'Empereur dans la guerre contre les Vandales, par son soutien logistique (« il serait juste d'appeler allié et ami non seulement celui qui proposerait une alliance armée à ses voisins, mais aussi celui qui se montrerait secourable envers quelqu'un dans tous ses besoins »).

<sup>63</sup> D'après Stein, *Histoire*, cit., p. 336, il existerait à cette époque un décalage entre, d'une part, Amalasonthe consciente de sa fragilité et cherchant à s'appuyer sur l'Empereur d'Orient et, d'autre part, Cassiodore et Liberius qui « croyaient encore à l'ancien idéal théodoricien d'une Italie conservant ses institutions et sa civilisation romaines sans être politiquement assujettie à l'Empire d'Orient ».

<sup>64</sup> *Des Goths*, cit., p. 291.

Quant aux ambassades orientales, *tantae legationes* (§11), elles ne sont pas de l'invention de Cassiodore puisque Procope en mentionne une, sans doute postérieure à ce texte, il est vrai, composée de Démétrios et Hypatios pour des questions religieuses, et d'un Alexandre chargé d'une mission politique et d'une lettre dans laquelle Justinien déplore différents incidents, s'indigne du saccage infligé à Gratiana et menace<sup>65</sup>. Il semble bien, d'après ce que nous pouvons savoir, que Cassiodore attribue un rôle trop beau aux Ostrogoths et manie l'hyperbole en gonflant démesurément, jusqu'à en faire un triomphe (*reuerentiam Eoi culminis inclinavit*), une égratignure<sup>66</sup> infligée aux puissants voisins. Il est vrai toutefois que la victoire remportée n'était pas négligeable pour les Goths puisqu'elle sauvait leur frontière danubienne établie par Théodoric, protégeant ainsi le Nord de l'Italie, et qu'elle leur permettait, semble-t-il, d'agrandir leur territoire encore plus au Nord, en amont du Danube, dans l'ancienne province de *Valeria*<sup>67</sup>. Cet épisode illustre bien, par ailleurs, l'importance du rôle de l'armée et des chefs militaires comme Vitigès, qui est allé au delà des ordres d'Amalasonthe en saccageant ou laissant saccager Gratiana.

La seconde victoire à laquelle fait allusion Cassiodore aurait été remportée contre les Francs, autre grande puissance rivale de l'Italie ostrogothique (§12). De même qu'à propos de la victoire contre les Byzantins, le préfet insiste sur l'importance de l'ennemi, afin de mieux souligner la valeur de l'armée gothique capable de vaincre des adversaires si puissants et redoutés: *Franci etiam, tot barbarorum uictoriis* <sup>68</sup> *praepotentes [...] qui praecipiti saltu proelia semper gentibus intulerunt [...] superba natio*. Le roi *Theodericus* nommé par Cassiodore est un fils de Clovis, Thierry Ier, qui a régné sur l'Est du royaume franc de 511 à 533. Comme ses frères, il a continué l'œuvre de son père en agrandissant son royaume grâce, par exemple, à l'annexion du royaume des Thuringiens en 531<sup>69</sup>. Aussi mérite-t-il ici l'épithète *potenti nomine gloriatus* <sup>70</sup>. Il est mort en 533, ce qui donne à l'événement mentionné par Cassiodore une date toute récente. Les événements militaires auxquels il est fait allusion nous sont inconnus. Sans doute ont-ils eu lieu dans le cadre de la conquête par les Francs de la Burgondie<sup>71</sup>; c'est d'autant plus probable que Cassiodore évoque justement, au paragraphe suivant, le cas des Burgondes. Depuis le début du siècle, les Francs<sup>72</sup> se sont déjà attaqués plusieurs fois à leurs voisins, et pour la dernière fois en 524. En 532, Childebert et Clotaire, les deux frères de Thierry Ier, ont attaqué de nouveau le

<sup>65</sup> Proc., *B.G.* V, 3, §§15-18; sur cette ambassade, cf. Stein, *Histoire*, cit., pp. 335-337, p. 335, n. 3 et p. 337, n. 1: Démétrios et Hypatios sont à Rome dès l'été 533, Alexandre seulement au printemps suivant.

<sup>66</sup> Amalasonthe, dans sa réponse à Justinien que rapporte Procope, parle d'une erreur (*·martâq*) à propos de l'affaire de Gratiana (« une erreur commise par des soldats marchant contre leurs ennemis et survenue, par suite d'une méprise, aux dépens d'une cité amie », *B.G.* V, 3, §21).

<sup>67</sup> Hypothèse formulée par Stein, *Histoire*, cit., p. 307.

<sup>68</sup> Victoire contre les Wisigoths, par exemple, obligés de se replier en Espagne et de céder la plupart de leurs possessions en Gaule.

<sup>69</sup> Cf. Stein, *Histoire*, cit., p. 332, et C.F. Werner, *Naissance de la France*, vol. I de l'*Histoire de France* de J. Favier, Paris 1984.

<sup>70</sup> Peut-être faut-il aussi voir là une allusion au nom même de "Théodoric", illustré par le père d'Amalasonthe.

<sup>71</sup> Pour tout cet épisode, cf. E. Stein, *Histoire*, cit., pp. 332-333.

<sup>72</sup> Le mot *affines* qui désigne les Francs au §12 peut s'expliquer de deux manières: premièrement, les Francs sont des Germains, comme les Ostrogoths; deuxièmement, Thierry Ier avait épousé Suavegotho, petite-fille de Théodoric, nièce d'Amalasonthe et cousine d'Athalaric.

territoire burgonde afin de l'annexer. En réponse, pour protéger cet Etat tampon, les souverains ostrogothiques ont envoyé des troupes dans la Provence contrôlée par eux, sans oser aller cependant jusqu'à l'affrontement avec les Francs. Si ce sont vraiment les événements qu'il évoque, Cassiodore peut à juste titre employer l'expression *iuste productus exercitus* et utiliser la vieille notion romaine de "guerre juste" qui a persisté jusqu'à lui; mais les phrases *Franci [...] ingenti expeditione turbati sunt ; lacessiti metuerunt cum nostris inire certamen* relèvent, elles, de l'hyperbole. Les mesures défensives des Ostrogoths ne pouvaient suffire à arrêter leurs rivaux qui défirent Godomar, dernier roi burgonde, près d'Autun. Et si les Francs s'arrêtèrent avant d'annexer le royaume de ce dernier, ce ne fut pas par crainte des Ostrogoths, mais à cause de rivalités internes. En effet, après la mort de leur frère Thierry, Childebert et Clotaire se tournèrent contre leur neveu Théodebert, successeur de son père, pour lui arracher son royaume, en vain. C'est ce répit que Cassiodore célèbre comme une victoire, alors que la Bourgondie sera partagée entre les trois rois francs quelques mois plus tard, en 534. Ce succès prétendu masque le danger que représentent les Francs pour les Ostrogoths, et la situation périlleuse de l'Italie d'Amalasonthe prise entre eux à l'Ouest et les Byzantins à l'Est.

L'épisode burgonde, mentionné par Cassiodore au paragraphe 13, est directement lié au précédent et les allusions obscures du préfet s'éclairent assez facilement: pour renforcer le royaume burgonde face aux Francs, les Ostrogoths ont rendu à leurs alliés du moment un territoire, situé entre la Durance et l'Isère, qu'ils occupaient depuis 523 afin de protéger leur préfecture gauloise, *recuperauit enim prece quod amisit in acie*. Les rapports des Burgondes avec les Ostrogoths ont auparavant été tumultueux, voire franchement hostiles, à cause de leur entente avec les Francs, dans les années 506-511, contre les Wisigoths et donc les Ostrogoths, et à cause de leur conversion au catholicisme qui les rapprochait de l'Empire d'Orient au détriment de l'Italie, dont les gouvernants restaient hérétiques. De plus, le petit-fils de Théodoric, Sigéric, né du roi burgonde Sigismond et d'une fille de Théodoric, Ostrogotho Aréagni, a été assassiné par son père en 522. Ce passé de tensions explique que Cassiodore parle des Burgondes comme d'ennemis qui, devenus conscients de leur infériorité, ont fini par se soumettre (§13). La vérité est que cette "soumission" revient à Théodoric, et non pas à Amalasonthe, puisqu'en 523 déjà, pour se concilier les Amales face aux Francs devenus agressifs, Godomar s'était empressé de céder le territoire mentionné plus haut et que les troupes ostrogothiques avaient occupé.

Cet épisode, présenté comme une victoire, n'a pas nécessité de combat. Pourtant, c'est à son propos que Cassiodore insiste le plus sur la terreur qu'inspire l'armée gothique. La réputation de celle-ci était évoquée dès le début de l'éloge par la phrase *noster exercitus terret externos* (§10). Ce thème revient ensuite comme un refrain, avec un degré d'intensité plus ou moins élevé: les Byzantins ont été impressionnés, *quid enim de nostris partibus senserit* (§11); les Francs ont eu peur et ont reculé au moment de se battre, *lacessiti metuerunt cum nostris inire certamen* (§12). Quant aux Burgondes, ils sont tellement persuadés de la supériorité gothique qu'ils ne cherchent même plus à combattre, *Burgundio [...] deuotus effectus est, reddens se totus [...]*;

*elegit quippe integer oboedire quam imminutus obsistere* (§13). Par cet habile *crescendo*, l'orateur suggère la montée en puissance de l'armée, qui n'a plus à s'affirmer et dont l'hégémonie est reconnue, après des débuts incertains, *in ipsis quoque primordiis, quando semper nouitas incerta temptatur* (§10). La réalité est toute contraire, on l'a vu.

La dernière "victoire" mentionnée par Cassiodore est plus diplomatique que militaire et revient donc moins à l'armée qu'à Amalasonthe; c'est sans doute pourquoi elle est séparée des deux autres par une phrase adressée directement aux soldats gothiques, comme s'ils étaient présents, *macte procinctus Gothorum omni felicitate iucundior, qui hostem regalem capite caedis et nobis nec unius ultimi fata subducis*. Alors que jusque là le discours s'adressait aux sénateurs, Cassiodore interpelle brusquement d'autres destinataires. Par ce procédé, l'éloge de l'armée est rendu plus marquant et le discours plus vivant. Cette phrase sonne presque comme un cri de guerre, à cause de l'adjectif *macte*<sup>73</sup> et du substantif *procinctus* qui désigne, à l'origine, l'état du soldat équipé et prêt au combat. Peut-être Cassiodore emploie-t-il ce mot, rare dans le sens de "bataillon", pour suggérer que les Goths sont toujours sur le pied de guerre, comme des veilleurs auxquels on peut se fier. Le reste de la phrase est important, si je l'ai bien compris, puisque le préfet y désigne cette armée comme source de *felicitas* pour le pays et la place ainsi au même rang qu'Amalasonthe qui – nous le verrons plus loin – est dite *felix* ; l'une et l'autre, avec l'aide du ciel, *ordinatione diuina* (§12), *diuino beneficio* (§13), évitent de faire couler le sang et épargnent leurs hommes. Ainsi, même dans le passage qu'il se doit de consacrer à la politique extérieure et militaire, Cassiodore trouve le moyen de lancer son appel à la réconciliation, en intégrant l'armée, et à travers elle, les Goths à son panégyrique.

Nous avons vu comment le préfet, dans ce discours, trace son idéal de collaboration entre les différentes composantes de la société. Il ne manque à ce tableau que l'Eglise à laquelle sont adressées les deux lettres suivant la nôtre<sup>74</sup>; ces dernières sont datées de 533 et remontent sans doute aux premiers temps de la préfecture de Cassiodore. Le préfet y demande au pape Jean et aux évêques de prier Dieu pour lui, pour qu'il soit un bon administrateur, lucide et juste; il leur demande aussi de prier pour les souverains, pour le royaume, pour la paix menacée par les ennemis de la République, pour davantage d'abondance matérielle. Cette prière n'a plus rien à voir avec le ton triomphant du préfet qui proclame que tout va pour le mieux; il émane même une sorte d'angoisse de l'accumulation dense des grâces réclamées et derrière ces mots, la réalité assombrie, inquiétante et complexe est davantage tangible<sup>75</sup>. Cassiodore demande également aux évêques de protéger les faibles et d'instruire le peuple, de le détourner des vices<sup>76</sup>. C'est là la

<sup>73</sup> Cassiodore emploie la même exclamation dans son *Panégyrique* d'Eutharic, en s'adressant à Théodoric: *macte, infatigabilis triumphator...* (MGH, p. 466, ligne 14.).

<sup>74</sup> Var. XI, 2 et 3.

<sup>75</sup> Var. XI, 2, 2-4 ( *precor ut uiuacius oretis pro salute regnantium, quatenus eorum uitam caelestis princeps faciat esse longaeuam, Romanae rei publicae hostes imminuat, tempora tranquilla concedat; deinde, quod ornat pacem, necessariam nobis copiam de abundantiae suae horreis largiatur; mihi que filio uestro intellegentiae sensus aperiat, ut quae uere sunt utilia, sequar, quae uitanda, refugiam. Vigor ille rationabilis animae nobis consilium praestet; facies ueritatis albescat, ne mentem nostram innubilet caligo corporea; sequamur quod intus est, ne foris a nobis simus; instruat quod de uera sapientia sapit, illuminet quod caelesti claritate resplendet ) et XI, 3, 3.*

<sup>76</sup> Var. XI, 3, 5-6.

collaboration à laquelle il exhorte l'Église, autant spirituelle qu'humaine; et il prend soin, comme devant le Sénat, de se concilier ses destinataires en rappelant, d'une belle formule, qu'il dépend d'eux: *sum quidem iudex Palatinus, sed uester non desinam esse discipulus*<sup>77</sup>.

L'appel à la concorde entre les deux peuples est réitéré par Cassiodore tout au long des *Variae*<sup>78</sup>, mais il ne le lance jamais d'une manière aussi systématique et insistante que dans le texte que j'étudie, et cela pour plusieurs raisons: tout d'abord, c'est la première fois qu'il est appelé à un poste aussi élevé; ensuite, la conjoncture est alors particulièrement alarmante, tandis que se multiplient les ruptures et les facteurs de décomposition du royaume. Auparavant, Théodoric suffisait à créer ou à maintenir, par tous les moyens, une unité qui a disparu avec lui; Amalasonthe, au contraire, est en position de faiblesse et a besoin d'appuis. Elle est également plus romanisée que son père. Le préfet doit voir dans ces circonstances un contexte plus favorable à l'exaucement de ses vœux personnels d'union des deux peuples; en outre, il jouit certainement d'une plus grande liberté de parole. L'appel à la conciliation et les exhortations à soutenir le gouvernement ne peuvent pas aboutir si Amalasonthe et, à travers elle, son fils ne sont pas reconnus; car la concorde suppose l'unanimité vis-à-vis des souverains. Aussi le préfet tâche-t-il de répondre aux contestations ou défiances de tous ordres, de réfuter les critiques des opposants et d'asseoir la légitimité de la souveraine par un éloge qui montre sa valeur.

### ***III. Légitimation des souverains.***

Les oppositions ou réserves ne sont apparemment pas l'apanage d'une seule catégorie de la population, mais semblent être générales et variées. Dans ce discours, en effet, Cassiodore s'adresse successivement aux différentes composantes de la société et a recours, pour défendre Amalasonthe devant chacune d'entre elles, à des arguments différents: Goths, Romains, armée ou Sénat ont des préoccupations différentes et parfois des intérêts divergents. Aussi ne partagent-ils pas les mêmes réticences. Le préfet doit donc trouver les mots capables de convaincre chacun de ces groupes. C'est ce souci de s'adresser à plusieurs à la fois qui explique la forme curieuse de ce discours au cours duquel l'orateur change brusquement de destinataire, comme s'ils étaient tous présents devant lui: il commence par s'adresser au Sénat, *patres conscripti* (§§1 et 5), *principes uiri* (§3), puis, au milieu de son discours (§12), passe à l'armée des Goths, comme nous l'avons vu plus haut. Il interpelle ensuite brièvement la régente, *beatam te, domina* (§13), avant de revenir aux Goths auxquels il adjoint les Romains, *exultate, Gothi pariter ac Romani* (§14); puis devant les deux peuples réunis, il semble faire apparaître la souveraine, *ecce praestante deo felix domina* (§14). Enfin, il revient à son auditoire principal, le Sénat, comme le montre l'expression *noster ordo* (§15) et s'y tient jusqu'à la fin. Il s'agit là bien sûr d'un procédé oratoire pour

<sup>77</sup> *Var.* XI, 2, 5, adressée au Pape.

<sup>78</sup> Cf. par ex., *Var.* II, 16; III, 38; VII, 3, etc.

rendre le discours plus vivant et plus frappant, mais ce procédé traduit bien les intentions du préfet et son souci de rassembler. De cet empressement à s'adresser à chacun avec les mots qui peuvent le toucher à l'intérieur d'un même texte résulte une impression de confusion pour le lecteur. Peut-être est-ce voulu. Cassiodore semble s'évertuer à faire front de tous côtés et à colmater tant bien que mal l'édifice croulant de la cohésion nationale. Déjà dans la Préface du recueil, il évoquait la lourdeur des tâches qui lui revenaient et leur importance; il y revient aussi au début de ce texte, *rerum pondera [...] supra vires exigitur, qui dignitatis culmina laudatur ingressus* (§3). Il prend ainsi plaisir, nonobstant quelques protestations de modestie imposées par le genre de la *gratiarum actio* (§4), à souligner et peut-être à gonfler sa propre importance.

Suivons à présent l'ordre du texte pour examiner ses réponses aux différents griefs et les arguments auxquels il a recours pour consolider la légitimité d'Amalasonthe. Comme nous l'avons vu, il commence par répondre aux Romains, représentés par le Sénat. La méfiance de ces derniers prend une triple forme, d'après le texte. D'abord, Amalasonthe est la fille de ce Théodoric dont la fin de règne a laissé de douloureux souvenirs et, plus ou moins sous la contrainte, elle a elle-même jusqu'alors suivi une politique plutôt favorable aux Goths nationalistes: certes, répond Cassiodore, mais tout cela est du passé, un nouvel âge d'or s'ouvre et elle a donné des preuves de sa bonne volonté envers les Romains et le Sénat.

La réponse au deuxième motif de méfiance romaine est beaucoup plus développée: Amalasonthe est gothe, oui, mais elle est digne, par sa culture, de régner sur des Romains. Avant tout, elle est éloquente, et ce, dans trois langues (§6). Elle a visiblement reçu une éducation soignée, à la romaine, et a dû suivre les études traditionnelles de rhétorique ordinairement réservées aux hommes. Chose plus rare, qui la place au-dessus de bien des Romains, elle connaît et possède parfaitement le Grec, ce qui est devenu rare à l'époque<sup>79</sup>, en plus du Gothique, sa langue maternelle. Ce passage est le seul texte qui donne des renseignements aussi précis sur la fille de Théodoric: le roi, s'il avait interdit l'école romaine aux enfants des Goths, n'avait pas appliqué cette interdiction à sa famille, visiblement<sup>80</sup>. Cassiodore passe ensuite à l'aspect pratique de la connaissance de plusieurs langues (§7): les suppliants et les ambassadeurs n'ont plus besoin d'interprète. Cette considération d'ordre pragmatique va plus loin qu'on ne pourrait le croire: vis-à-vis de l'étranger, il n'y a plus de malentendus possibles et Amalasonthe est à la hauteur de la place centrale qu'occupe l'Italie entre Orient hellénisé et Occident germanique. A l'intérieur de son royaume, elle est, jusque dans son parler, une figure de consensus puisqu'elle peut comprendre ses deux peuples et s'adresser à eux avec autant d'aisance, à l'image de l'équilibre qu'elle entend préserver ou rétablir entre les deux. Procope aussi la présente comme une reine intelligente et très soucieuse de justice entre ses sujets<sup>81</sup>. Le fait qu'Amalasonthe n'ait pas besoin d'interprète, d'intermédiaire, suggère également l'idée qu'elle est immédiatement accessible et

<sup>79</sup> Cette connaissance du Grec la met au niveau d'un Boèce.

<sup>80</sup> Cf. aussi Proc., *B.G.* V, 2, 14-15; quant à Théodahad, neveu de Théodoric, il est « empreint de littérature latine et de l'enseignement de Platon », *B.G.* V, 3, 1; cf. aussi *Variae* X, 3, 4-5.

<sup>81</sup> Proc., *B.G.* V, 2, 3-4.



proche de ses peuples: elle n'est pas comme ces empereurs barricadés dans leur palais et dont l'approche est impossible.

La culture de la souveraine, ajoute Cassiodore, est à la mesure de son éducation et de ses compétences oratoires (fin du §7): sous les expressions *notitia litterarum* et *ueterum prudentia*, il faut comprendre non seulement connaissance de la littérature mais aussi du droit, et peut-être de disciplines qui sont devenues pour nous des sciences et qui faisaient alors partie intégrante de la culture, comme nous le montrent les multiples digressions à la fois littéraires et savantes des *Variae* et les *Institutiones humanae et divinae*, œuvre écrite bien plus tard par Cassiodore comme guide des lectures à faire pour acquérir une culture complète. Tout au long des *Variae*, ce qui est ancien est extrêmement valorisé et dit "antique", et il en va ainsi ici de la "connaissance des lettres" dont fait preuve Amalasonthe, "inestimable" parce qu'elle donne accès aux immenses réservoirs de connaissances des Anciens; évoquer une telle capacité est une bonne manière de souligner la continuité entre passé romain et avenir romano-gothique et d'affirmer la légitimité de celle qui assume cet héritage. Le fait que le savoir de la souveraine soit comparé à un diadème royal n'est pas anodin (fin du §7): c'est faire de la culture, fierté des milieux sénatoriaux, un insigne de la royauté, une marque distinctive et indispensable. Marc Reydellet, dans son ouvrage intitulé *La royauté dans la littérature latine de Sidoine Apollinaire à Isidore de Séville*<sup>82</sup>, analyse cette assimilation: l'idée n'est pas nouvelle dans le royaume ostro-gothique mais germe déjà sous Théodoric. Ce dernier a toujours pris pour porte-parole des gens de culture comme Cassiodore qui, à plusieurs reprises, a placé dans la bouche du roi des développements érudits: il semble « que le maître et son questeur aient eu l'idée [...] qu'un gouvernement digne de ce nom se devait de témoigner son estime pour l'érudition »<sup>83</sup>. Cassiodore développe cette idée après la mort de Théodoric, dont il va jusqu'à faire, *a posteriori*, un "philosophe"<sup>84</sup>, dans une formule où Marc Reydellet voit « une rencontre entre la célèbre maxime de Platon qui tend à faire de la politique une science, et la tradition biblique d'une sagesse royale fondée sur la connaissance des choses de la nature »<sup>85</sup>. On retrouve la même idée dans notre texte, et également à propos de Théodahad<sup>86</sup>, présenté comme un philosophe dans les *Variae*. Marc Reydellet se pose plus loin la question de savoir si cette idée du roi philosophe, qui a traversé l'histoire romaine en s'incarnant dans des figures comme celle de Marc Aurèle, ne serait pas aussi un écho d'une vieille tradition gothique évoquée par Jordanès dans ses *Getica*, et donc peut-être avant lui par Cassiodore<sup>87</sup>, selon laquelle « la royauté gothique se distingue des

<sup>82</sup> B.E.F.A.R., 243, Rome 1981.

<sup>83</sup> *Ibid.* p. 248.

<sup>84</sup> *Variae* IX, 24, 8: Théodoric aurait été passionné par l'explication des phénomènes naturels: *ut rerum naturis diligentius perscrutatis quidam purpuratus uideretur esse philosophus* (« de sorte que par son examen attentif de la nature des choses, il semblait être comme un philosophe sous la pourpre »).

<sup>85</sup> Tradition proche, selon lui, de la tradition épicurienne romaine de Lucrèce et Virgile: *felix qui potuit rerum cognoscere causas*, *Géorg.*, II, 490.

<sup>86</sup> Meurtrier et successeur d'Amalasonthe.

<sup>87</sup> Dans son *Histoire des Goths* disparue, que Jordanès dit résumer par ses *Getica*.

autres en ce qu'elle repose sur la sagesse et pas seulement sur les armes »<sup>88</sup>. Si cette hypothèse est valable, on aurait ici un exemple de synthèse réussie entre traditions et conceptions gréco-romaines, chrétiennes et gothiques que Cassiodore a toujours poursuivie, synthèse du moins intellectuelle, même si elle ne s'est pas réalisée pratiquement. Tout le passage consacré aux capacités oratoires et à la culture d'Amalasonthe (§§6-7) est marqué par un grand enthousiasme, destiné sans doute à entraîner l'adhésion des auditeurs. Cassiodore y souligne son admiration par l'emploi répété des mots *miraculum*<sup>89</sup> et *mirabilis* en quelques lignes (lignes 15, 18 et 20), par une série d'exclamations ou d'interrogations oratoires, par l'emploi de superlatifs (*dignissime*, *doctissima*, *prudentissima*) et le recours au chiasme, *quasi diadema eximium inpretiabilis notitia litterarum*, qui place côte à côte deux adjectifs très laudatifs.

Avec cet éloge de la culture de la reine, Cassiodore écarte l'objection de sa nationalité. Un troisième sujet de défiance chez les Romains peut être décelé d'après la manière dont il élude l'éloge du prince au profit de sa mère: Athalaric était loin d'avoir la même éducation, les mêmes idées et le même comportement modéré que la souveraine. Les Romains le savaient certainement, et cela ne pouvait pas manquer de les inquiéter. Selon Procope en effet, le jeune prince, âgé de quinze ou dix-sept ans en 533, avait été, quelques années auparavant, retiré par les opposants gothiques aux pédagogues choisis par sa mère et livré à la compagnie de jeunes Goths; sous leur influence, il avait pris goût au vin et à la débauche et était devenu « particulièrement dépravé et, par sa sottise, passablement indocile à sa mère »<sup>90</sup>. Voilà un portrait diamétralement opposé à celui que brosse Cassiodore dans les paragraphes 4 et 5. Où sont passés la *continentia*, la *pietas* et l'*obsequium* ? Il semble que la vérité se trouve plutôt chez Procope, qui n'est pas *a priori* hostile aux Amales, puisqu'il reconnaît à Amalasonthe les mêmes qualités que Cassiodore. Quant à ce dernier, s'il ne dit mot des excès et vices du prince, ce qui est normal vue sa position à la Cour, il évite pourtant au maximum de faire un éloge que son public aurait trouvé mensonger et ridicule. Il dissimule donc l'indignité d'Athalaric sous quelques lieux communs flatteurs et stéréotypés. D'ailleurs les louanges non méritées sont souvent, plus qu'une image officielle inspirée par un souci de propagande, une forme de remontrance au prince qui n'a pas les qualités qu'il devrait et un message aux souverains, venant d'en bas<sup>91</sup>. Cassiodore esquive ensuite habilement, à la fin du texte, le panégyrique du prince en se retranchant derrière l'autorité d'une maxime, *abunde praedicat subolem, qui eius laudat auctorem*, et d'une prudente citation de Symmaque l'orateur<sup>92</sup>, *specto feliciter uirtutis eius augmenta, qui differo laudare principia*, qui ressemble fort à un refus de se prononcer. Amalasonthe devient en fait l'unique objet du panégy-

<sup>88</sup> Cf. ici, *dum ueterum prudentia discitur, regalis dignitas semper augetur*.

<sup>89</sup> Mot fréquent dans les panégyriques: cf. par ex. ceux de Symmaque.

<sup>90</sup> Proc., *B.G.* V, 2, 19.

<sup>91</sup> Cf. par exemple, sur ce sujet, M. Mause, *Die Darstellung des Kaisers in der lateinischen Panegyrik*, Palingenesia L, Stuttgart 1994. Cf. aussi Pline, *Pan.*, 4, 1: « il faut obéir au sénatus-consulte qui, dans l'intérêt général, a voulu que sous le titre d'actions de grâces, par la voix d'un consul, les bons princes reconnussent ce qu'ils font, les mauvais ce qu'ils devraient faire ».

<sup>92</sup> Citation d'une œuvre perdue, peut-être, selon J.-P. Callu, le *Panégyrique de Théodose* de 391, à propos d'Arcadius et Honorius?

rique et le préfet lui attribue le bonheur des temps (*matris regnat affectio, per quam totum sic peragitur, ut generalis nos tegere caritas sentiatur*, §4). Faut-il voir, dans la première phrase de son éloge, *tantus est genius maternus, cui etiam iure princeps seruire debuisset extraneus* (début du §16), une allusion discrète et amère à la réalité? « Même un prince étranger – c’est-à-dire extérieur à la famille – devrait » obéir à une telle mère et pourtant son fils, lui, ne le fait pas. A moins que ce ne soit là une allusion aux princes étrangers liés à la famille par suite d’alliances matrimoniales.

Examinons tout de même l’image officielle que Cassiodore donne d’Athalaric au paragraphe 4: le préfet nomme le jeune homme *princeps*, titre qui n’est pas rare dans les *Variae*<sup>93</sup> mais qu’il souligne ici en utilisant trois ou quatre lignes plus loin le nom *principatus*. Il insiste sur la tempérance du jeune homme, qualifié déjà par l’adjectif *continens* au paragraphe 2, et sur son application à se gouverner, malgré son jeune âge<sup>94</sup>: en quelques lignes sont accumulées des expressions de sens très proche, *suis moribus imperare, exercere in suis sensibus principatum, triumphare de moribus*. Cassiodore ajoute au tableau deux autres qualités, la *pietas* du roi envers sa mère, et sa clémence future. Tous ces traits de caractère sont ceux qu’on attribue au *bonus princeps* qu’ont toujours désiré les Romains et que Trajan a incarné dans la tradition, au point d’être l’un des rares empereurs du passé nommé dans les *Variae*, et à plusieurs reprises<sup>95</sup>. Il est d’autant plus probable que Cassiodore évoque ici l’idéal du *bonus princeps* que la lettre d’Athalaric annonçant au Sénat la nomination de Cassiodore à la préfecture<sup>96</sup> reprenait la vieille opposition *tyrannus - bonus princeps* (§3); il y était rappelé que, si les deux perçoivent des impôts, seul le *bonus princeps* récolte des louanges, comme Théodoric a reçu celles de Cassiodore. De même qu’il a célébré le grand-père, ce dernier célèbre le petit-fils, prince légitime et qui devrait être aussi un *bonus princeps*. Marc Reydellet<sup>97</sup> a montré comment les lettres des *Variae* correspondant au début du règne d’Athalaric cherchent à justifier et à asseoir la légitimité d’une succession qui n’allait pas de soi: l’empereur avait confié l’Italie à Théodoric sans envisager d’hérédité; le gendre et successeur potentiel de celui-ci, Eutharic, avait certes ensuite été accepté et même adopté par Justin, mais sa mort remettait tout en question, d’autant plus qu’entre-temps, l’empereur aussi avait disparu pour laisser la place à Justinien. Quant aux Goths, ils n’avaient pas été consultés et une partie au moins était sans doute hostile au règne d’un enfant qui ne descendait, de plus, de Théodoric que par une femme. Face à cette fragilité, Cassiodore recourt à tous les moyens en sa possession pour conforter la position des souverains<sup>98</sup>: ce n’est guère le

<sup>93</sup> Cf. l’index de L. Traube à la fin de l’édition de Th. Mommsen, MGH.

<sup>94</sup> Affirmer que le jeune roi possède des qualités qui ne viennent d’ordinaire qu’avec la vieillesse est un lieu commun: cette même idée est exprimée par son contemporain Ennode, *Ep.* I, 5.

<sup>95</sup> VIII, 3, 5; VIII, 13, 4 et 5 (et le forum de cet empereur en VII 6, 1). Sur l’attribution de ce titre aux rois goths, Teillet, *Des Goths*, cit., pp. 278 et 296.

<sup>96</sup> IX, 25; c’est à cette lettre que Cassiodore fait allusion quand il dit: *Audistis, principes uiri, quae rerum pondera praedicatus exceperim* (§3).

<sup>97</sup> *La royauté*, cit., pp. 241-245.

<sup>98</sup> Cf. *Variae* VIII, 1 à 8: face aux Goths, il insiste sur les ancêtres d’Athalaric et rappelle son appartenance à la lignée des Amaléc; il rappelle à l’empereur ses liens, en fait ceux de Justin, avec le grand-père et le père d’Athalaric; il rassure les Romains en rapportant que le nouveau roi a prêté le serment de respecter l’égalité entre

moment de reprocher au jeune roi ses défauts et incartades. Il semble que l'orateur n'a tracé ce portrait idéal du *bonus princeps*, prétendument incarné par Athalaric, que pour mieux l'appliquer à Amalasonthe. Il répond aux inquiétudes des Romains en faisant comprendre que c'est à celle-ci qu'appartient la réalité du pouvoir (*principe feriato*), même si c'est par l'existence de son fils que ce pouvoir est légitime. Le souci de légitimation se fait sentir même dans le vocabulaire employé, par exemple dans l'expression *rerum domini* employée pour désigner les souverains (§2). D'après Marc Reydellet, ce serait ici la première fois que ces mots désigneraient des Goths dans les *Variae* et il régnerait une certaine exubérance dans la désignation du roi à partir de 526, alors que sous Théodoric, une plus grande sobriété était de mise. Marc Reydellet explique cette évolution, qui va « dans le sens de l'absolutisme » par une volonté de légitimer le règne d'Athalaric. Il remarque aussi que les mots *rerum domini* n'ont servi qu'une fois avant, pour désigner Valentinien III. J'ajoute que ce dernier fait vient encore enrichir le parallèle établi par Cassiodore entre Amalasonthe et Galla Placidia.

\* \* \*

Cassiodore réfute ensuite l'argument selon lequel le pouvoir n'est pas affaire de femme. Il utilise plusieurs moyens pour cela, dont le plus important est une comparaison avec un grand personnage du passé, procédé familier aux panégyristes: si Amalasonthe est une femme, elle n'est pas la première à exercer le pouvoir dans l'histoire romaine. Et Cassiodore d'évoquer, au paragraphe 9, le précédent de Galla Placidia, grande figure de l'Antiquité, Antiquité qui reste la référence. Il s'agit ici d'une référence assez récente puisque Placidie fut régente pour son fils Valentinien III de 425 à 437<sup>99</sup>. Nous allons voir que le parallèle entre les deux femmes est très intéressant: et pourtant personne, à notre connaissance, ne l'a jamais analysé. Le verbe *percepimus* fait certainement allusion aux ouvrages écrits sur cette période et que Cassiodore a lus. La figure marquante de la fin de l'Empire, que l'orateur évoque ici à grands traits simplificateurs et hostiles, lutte pour assurer à son fils le pouvoir qui lui revenait légitimement en héritage. Galla Placidia, née dans les années 390, était en effet au cœur de la dynastie valentino-théodosienne, puisque fille de l'empereur Théodose, petite-fille de Valentinien Ier, petite-nièce de Valens et nièce de Valentinien II par sa mère. Les empereurs Honorius et Arcadius, fils de Théodose aussi, étaient ses demi-frères et Théodose II, fils d'Arcadius, son neveu. Elle fut, en secondes noces, l'épouse de Constance III, père de Valentinien III, et reçut le titre d'*Augusta*. Aussi Cassiodore peut-il à juste titre la dire *aliquorum principum prosapia gloriosa* ! Un certain nombre de points communs rapprochent Amalasonthe de cette illustre femme: elles sont toutes deux filles d'un

---

eux et les Goths. Il rapproche ce serment de ceux prêtés par Trajan (*ecce Traiani uestri clarum saeculis reparamus exemplum*, *Variae* VIII, 3, 5); en VIII, 13, 4 et 5, Cassiodore fait dire à Athalaric qu'il s'efforcera d'être un nouveau Trajan et oppose là aussi le *bonus princeps* au *tyrannus*. A propos des serments prêtés par Trajan, cf. Plin., *Pan.* 65, et D. Cas., LXVIII 5, 2.

<sup>99</sup> Sur le personnage de Galla Placidia, cf. V.A. Sirago, *Galla Placidia e la trasformazione politica dell'Occidente*, Louvain 1961.

grand empereur ou d'un grand roi, Théodose et Théodoric; toutes deux ont exercé le pouvoir mais, parce que femmes, seulement en tant que mères; dans les deux cas, ce sont elles qui ont assuré ce pouvoir à leur fils promis au trône mais trop jeune (*purpurato filio studuisse*) et ont conforté leur légitimité contestée.

La suite de ce début plutôt flatteur est paradoxal en ce que Cassiodore ne trouve pas de mots assez durs pour dénigrer la politique de l'impératrice contre laquelle il retient deux principaux griefs: Placidie a amoindri l'Empire et, en cédant l'Illyricum à l'Orient, elle n'a pas su le conserver intact, de sorte qu'elle a lésé son fils. Dans le contexte de l'époque, cette cession n'était, en fait, pas si grave que le dit le préfet parce que la séparation entre les deux *partes imperii* n'était pas aussi marquée. Ces lignes font allusion à un fait historique précis: en 437, Valentinien III épousa à Constantinople Licinia Eudoxia, fille de son cousin Théodose II. A cette occasion, la ville de Sirmium en Illyricum occidental fut effectivement cédée à l'Empire d'Orient<sup>100</sup>. Ce que Cassiodore omet de dire, c'est qu'il ne s'agissait que d'une partie de l'Illyricum, et que l'essentiel avait déjà été perdu auparavant, notamment en 432 lorsque le général Aétius avait cédé aux Huns la Pannonie Seconde, Sirmium exceptée, pour obtenir leur alliance contre Galla Placidia<sup>101</sup>; cette omission, ainsi que l'hostilité manifestée envers l'impératrice, s'explique vraisemblablement par les liens qui liaient la famille de Cassiodore à Aétius et à son fils Carpilion et que Vito Antonio Sirago analyse dans son ouvrage intitulé *I Cassiodoro, una famiglia calabrese alla direzione d'Italia nel V e VI secolo*<sup>102</sup>. De plus, Placidie et son fils s'efforcèrent de lutter contre les signes de décomposition de l'Empire et de limiter le pouvoir de l'ordre sénatorial. Celui-ci ne l'accepta pas, soutint Aétius et transmit une image défavorable de l'Empereur et de sa mère<sup>103</sup>. La référence à la politique ostrogothique est, de manière implicite, partout présente dans ces lignes: Galla Placidia a cédé Sirmium alors que Théodoric l'a rattachée à son royaume en 504 ainsi que la Pannonie Seconde<sup>104</sup>. Elle s'est acquise une belle-fille issue d'une famille et d'une nation très puissante certes, mais au prix d'un affaiblissement de l'Empire; Théodoric au contraire a pratiqué une politique matrimoniale qui a renforcé sa puissance en liant les chefs de tous les royaumes barbares d'Occident à sa personne et en donnant à l'Italie la place centrale dans ce système d'alliances<sup>105</sup>.

Le second point dont Cassiodore fait grief à Galla Placidia est son prétendu laisser-aller, qui s'est manifesté notamment sur le plan militaire: c'est un motif sans cesse repris depuis des siècles que le ramollissement<sup>106</sup> des soldats – dû à l'inaction ou à la négligence – et que leur re-

<sup>100</sup> Cf. Stein, *Histoire*, cit., tome I, p. 285.

<sup>101</sup> *Ibid.* p. 322. Sur Aétius, cf. G. Zecchini, *Aezio: l'ultima difesa dell'Occidente romano*, Rome 1983.

<sup>102</sup> Soveria Mannelli 1983, pp. 45; 47-48; 54.

<sup>103</sup> Cf. Stein, *Histoire*, cit., tome I, pp. 338-341.

<sup>104</sup> *Ibid.* II, p. 145.

<sup>105</sup> Cf. T. Sardella, *Politica matrimoniale nell'Italia ostrogota*, in *Politica, cultura e religione nell'impero romano (sec. IV-VI) tra Oriente e Occidente*. Atti del 2° convegno dell'Associazione di Studi Tardoantichi, Naples 1993, pp. 271-279. En réalité, ces alliances matrimoniales se sont parfois révélées sans efficacité et n'ont pas empêché les guerres.

<sup>106</sup> Quelques exemples: Liv., XXV, 20, 6 sq.; Tacite, *Annales* I, 16, 2 s.; Pline, *Panegyrique* 18, 1.

prise en main par un général ou un empereur qui les «ramène à l'antique discipline»<sup>107</sup>. Il n'y a rien d'étonnant à ce que les soldats se corrompent sous le règne d'une femme et l'emploi de deux mots de la même famille *remisse* et *amissio* renforce l'idée de démission; l'originalité vient de ce qu'une autre femme est capable de les contrôler.

Le réquisitoire contre Galla Placidia se termine par l'idée qu'elle fut une mauvaise mère, malgré son dévouement à la cause de son fils. Le jugement de Cassiodore est terrible et injuste parce qu'il ne tient pas compte des circonstances exceptionnellement tourmentées dans lesquelles dut vivre l'impératrice. Il omet de dire qu'elle ne pouvait faire mieux que sauver ce qui pouvait l'être en sacrifiant le reste. Cependant, il ne faut pas se laisser aveugler par ses attaques contre l'*Augusta*. Même si le préfet lui est hostile pour des raisons personnelles et pour mieux mettre en valeur Amalasonthe, l'impératrice reste un *exemplum*<sup>108</sup> digne de souvenir et d'intérêt. En outre, Cassiodore ne peut pas rester indifférent à la première partie de sa vie. En effet, de même qu'Amalasonthe est la veuve d'un noble d'origine wisigothique, Eutharic, dont Athalaric est le fils, de même, Galla Placidia fut la veuve d'un Wisigoth, le roi Athaulf, son premier mari dont elle eut un fils, nommé Théodose, mort en bas âge. Cette similitude entre les deux femmes n'a pas pu échapper à Cassiodore, historien des Goths<sup>109</sup>, et elle est l'une des raisons du choix de Placidie comme référence. Une autre raison explique ce choix: Galla Placidia est, comme nous l'avons vu plus haut, le pilier autour duquel s'articule la dynastie valentino-théodosienne, la dernière dynastie de l'Empire romain unifié, la dernière à avoir eu une légitimité encore suffisante pour maintenir tant bien que mal l'Empire qui s'est écroulé ensuite en Occident. Lui comparer Amalasonthe, lien entre Théodoric et Athalaric, est une manière d'affirmer la légitimité de la dynastie, la première en Italie depuis celle des Valentino-Théodosiens, et de poser les Amales en successeurs.

Le parallèle entre Galla Placidia et Amalasonthe va encore plus loin: Athaulf, qu'épousa la princesse impériale en 414, fut le premier barbare à comprendre que la puissance des Germains arrivant dans l'Empire, la "*Germania*", n'avait pas intérêt à faire disparaître Rome mais pouvait s'employer à régénérer celle-ci. Aussi son mariage avec une princesse romaine était-il important, en ce qu'il représentait un pas sur cette voie, et son fils Théodose portait-il l'espoir d'une union des peuples. Le nom même de cet enfant montre qu'on le promettait à un grand destin. Sa mort prématurée, ainsi que celle d'Athaulf en 415, réduisit à néant cette possibilité mais la solution que représentait l'union de la princesse romaine et du roi wisigoth ne disparut pas avec les acteurs de cet épisode: comme le montre Giuseppe Zecchini dans un article récent, intitulé *Attila in Italia: ragioni politiche e sfondo "ideologico"*<sup>110</sup>, Justa Grata Honoria, la fille de Galla Placidia, en promettant sa main à Attila, et celui-ci, en acceptant cette proposition,

<sup>107</sup> ...*ueterem ad morem reduxit*, Tac., *Ann.* XI, 18, 2-3. On peut comparer, par exemple, l'expression *longa pace mollitur* de Cassiodore à celle de Tacite, *pace longa segnes*, *Ann.* XIII, 35, 1.

<sup>108</sup> Le mot est employé plus loin, au §19, *exempla feminea*, à propos des *Augustae ueteres*.

<sup>109</sup> Ce mariage est mentionné dans les *Getica* de Jordanès, XXXI, 159-160 (traduction par O. Devillers: *Histoire des Goths*, Paris 1995).

reprenaient sans doute un dessein similaire quelques années plus tard – au moment même où le corps du petit Théodose était ramené en Italie – et, sur ce point au moins, Athaulf a probablement été un modèle pour Attila<sup>111</sup>.

Une idée riche à ce point d'espoirs et de possibilités n'a pas pu ensuite s'éteindre brusquement alors que l'époque de Galla Placidia était encore proche. En effet, deux ou trois générations seulement se sont succédé jusqu'à l'époque de Théodoric et le grand-père de Cassiodore, par exemple, a connu Attila et Valentinien III<sup>112</sup>. Une histoire et des idées si récentes n'ont pas manqué de s'imposer au préfet tellement soucieux de faire régner la concorde entre Goths et Romains. Aussi a-t-il certainement vu dans la tentative de Galla Placidia et d'Athaulf un archétype du règne conciliateur des Amales, bien que, chez ces derniers, il n'y ait de romain que la culture; c'est qu'il était rassurant, pour lui et ses contemporains, de faire rentrer les événements présents dans des catégories de représentation toutes faites qui, empruntées au passé, donnaient à la nouveauté de la situation un air de déjà vu. Ironie cruelle de l'histoire, que Cassiodore ne pouvait prévoir en 533: l'issue de cette deuxième tentative de rapprochement fut la même que celle de la première: la mort d'Athalaric, le remariage d'Amalasonthe, la fin de la dynastie, l'écroulement du royaume. Cependant, l'idée d'une réconciliation par un mariage romano-barbare brilla encore d'une dernière étincelle en 550, lors des noces de Germanus, général byzantin, neveu de Justinien et apparenté à la grande famille sénatoriale des *Anicii*, avec Matalonthe, fille d'Amalasonthe et petite-fille de Théodoric, puis s'éteignit définitivement avec la mort de Germanus et de son fils posthume, en 551<sup>113</sup>.

Cassiodore utilise le précédent de Galla Placidia pour justifier l'exercice du pouvoir par une femme, mais il ne se contente pas de cet argument issu de l'histoire romaine et qui n'a pas de poids pour les Goths: pour répondre à ces derniers et convaincre encore les Romains, il met en valeur les qualités d'Amalasonthe. Il souligne, au paragraphe 8, que la régente est une fine politique: à la grandiloquence un peu vaine dans laquelle peut tomber l'éloquence est opposée l'efficacité discrète et sereine de la souveraine. L'orateur insiste sur le silence et le calme de celle-ci en accumulant les mots *tacita, paucis [uerbis], sub quiete, silentiose, non audis praedici, dissimulando*. Il souligne sa capacité à agir pour montrer qu'elle ne se contente pas d'un rôle de représentation mais sait gouverner. Ses louanges font allusion à des actions sans doute reconnues par les contemporains mais qui nous échappent. Peut-être, comme le suppose Stefan

<sup>110</sup> In *Attila: flagellum Dei ?* Convegno internazionale di studi storici sulla figura d'Attila e sulla discesa degli Unni in Italia nel 452 d.C., a cura di Silvia Blason Scarel, Rome 1994, pp. 92-107.

<sup>111</sup> Jordanès raconte cet épisode: *Get.* XLII, 223. Un tel mariage aurait été assorti d'une dot constituée de richesses et de territoires... Cf. aussi Stein, *Histoire*, cit., I, pp. 333-334.

<sup>112</sup> Cf. *Var.* I, 4, 10-12.

<sup>113</sup> Cf. Stein, *Histoire*, cit., II, pp. 596-597. Jordanès, à la fin des *Getica* (LX, 314), célèbre la naissance de cet enfant, symbole de l'union des noblesses romaines et gothiques: *Germanus, in quo coniunctum Aniciorum genus cum Amala stirpe, spem adhuc utriusque generis domino praestante promittit* (Germanus, enfant dans lequel sont réunies la famille des *Anicii* et la souche des Amales, est maintenant encore, pour autant que le Seigneur lui vienne en aide, porteur de belles espérances pour les deux familles). Cf. L. Cracco Ruggini, *Nobiltà romana e potere nell'età di Boezio*, in *Atti del Congresso internazionale di Studi boeziani*, Rome 1981, p. 79.

Krautschick<sup>114</sup>, Cassiodore pense-t-il aux opérations menées secrètement par Amalasonthe pour éliminer ses principaux opposants et aux silences sous lesquels elle a dû dissimuler sa volonté politique durant les années où elle s'est apparemment soumise au parti gothique.

Au cours de l'éloge des succès militaires, que j'ai déjà examinés, Cassiodore attribue à la régente des qualités de stratège qui relèvent de sa sagesse prévoyante, rappelée encore une fois par l'adjectif *prouida* (§10). Bien que femme, elle a su, à l'inverse de Galla Placidia, tenir son armée et affronter les ennemis de l'Italie au lieu de chercher des compromis comme le faisait l'impératrice. L'orateur conclut le passage consacré à la politique extérieure en exprimant ce qu'il sous-entendait (§14): Amalasonthe est l'égale d'un homme, et résume en elle «ce que chacun des deux sexes a de mieux», le courage (*animi fortitudo*) et le pouvoir d'un côté, de l'autre la maternité, qui étend sa protection à tout le peuple, *matris affectio, per quam totum sic peragitur, ut generalis nos tegere caritas sentiatur* (§4)<sup>115</sup>. Cassiodore reprend plus loin cette idée d'une Amalasonthe égale des hommes en une interrogation oratoire flatteuse: «comment les modèles féminins pourront-ils faire face à celle devant qui pâlissent toutes les gloires viriles?» (§19). On pourrait croire que l'orateur invente et en rajoute, pour les besoins de la cause; or, il semble qu'il n'en est rien, car le témoignage de Procope concorde avec celui de Cassiodore pour reconnaître à la souveraine non seulement une sagesse et une équité très grandes, mais aussi un tempérament très masculin<sup>116</sup>.

Un mot revient souvent à propos de la régente, celui de *felicitas*, que ce soit sous la forme du substantif (§13 et §19 par l'intermédiaire de son ancêtre Hamalus), de l'adjectif *felix* (§14) ou de l'adverbe *feliciter* (§19). Cette *felicitas* est associée à l'aide divine (*ordinatio diuina* §12, *diuinum beneficium* §13, *caelestis felicitas* §13, *praestante deo* §14 et *caelestis benignitas* §15), ce qui est conforme à l'emploi du terme pour désigner la chance d'origine divine, la faveur de la fortune qui accompagne un homme, qui le protège et grâce à laquelle tout ce qu'il accomplit lui réussit. L'idée est ici christianisée mais reste la même: Amalasonthe est *felix* parce que bénie de Dieu. Cette épithète recouvre bien l'ambivalence de la régente à la fois masculine et féminine: la *felicitas* est manifestée par les réussites militaires de la souveraine, mais il ne faut pas oublier le sens premier de ce mot qui signifie “fertile”, “fécond” et donc capable de prolonger la dynastie<sup>117</sup>: c'est pour ces deux raisons qu'Amalasonthe est appelée *felix domina* au paragraphe 14.

Cassiodore insiste ensuite sur la *pietas*<sup>118</sup> de la régente (§15), qualité générique qui englobe ici *aequitas* et *benignitas* et vient tempérer le portrait redoutable qui a été brossé d'elle. L'orateur insiste sur cet aspect de la reine en donnant des exemples de ses bienfaits et en employant une hyperbole flatteuse, *uix nobis poterunt centum linguae centumque ora sufficere*.

<sup>114</sup> Cassiodor und die Politik, cit., p. 164.

<sup>115</sup> Cf. aussi §15, *quos sub uniuersali munimine custodiuit*.

<sup>116</sup> B.G. V, 2, 3: ξυνέσεως μὲν καὶ δικαιοσύνης ἐπὶ πλείστον ἐλθοῦσα, τῆς δὲ φύσεως ἐς ἄγαν τὸ ἄρρενωπὸν ἐνδεικνυμένη. Cf. aussi B.G. V, 2, 21.

<sup>117</sup> Si Cassiodore attribue à Hamalus plutôt qu'à un autre la *felicitas*, c'est parce qu'il a eu une descendance féconde et durable et qu'il est ainsi devenu le fondateur d'une longue dynastie.



Cette *excusatio ex copia* est un lieu commun étudié par Pierre Courcelle dans un article intitulé *Histoire du cliché virgilien des cent bouches*<sup>119</sup> : il ressort de cette étude que la fortune du cliché issu de l’Iliade<sup>120</sup> a été très grande jusqu’au XIII<sup>e</sup> siècle, et ce particulièrement dans les lettres, panégyriques et “visions”. La *pietas* d’Amalasonthe qu’exalte Cassiodore n’est pas la piété envers Dieu ou sa famille, mais celle qu’elle exerce envers le Sénat et les citoyens, une qualité politique propre aux empereurs. Il est notable qu’à la régente gothique soient attribuées deux épithètes qui n’ont été accordées auparavant qu’à des généraux ou des empereurs et à quelques rares impératrices, comme nous l’apprend leur monnayage. Au nombre de ces impératrices se trouve Galla Placidia. Cependant, que l’on sache, Amalasonthe n’a pas de monnayage à son nom et aucun des rois ostrogoths ne s’est attribué les initiales *P(ius) F(elix)*, réservées aux empereurs de Constantinople<sup>121</sup>. Aussi Cassiodore ne s’appuie-t-il probablement sur aucun élément officiel; et s’il pare Amalasonthe de ces attributs impériaux, ce n’est que dans la logique, interne au texte, de son parallèle avec Galla Placidia. La régente, par ses qualités, se place dans la tradition – dans le cortège (*pompa*) dit l’orateur au paragraphe 19<sup>122</sup> – des grandes impératrices qui ont su mériter ces titres en perpétuant les dynasties et en suppléant aux faiblesses des empereurs, soit qu’elles aient assuré le pouvoir durant la minorité de ces derniers, soit que la légitimité et le sang impériaux ne passent que par elles<sup>123</sup>. Les épithètes *pia felix* semblent notamment liées à la “maternité politique”, idée présente tout au long du texte de Cassiodore, comme nous l’avons vu. Ce dernier, en prolongeant l’idéologie impériale au delà de ce que nous considérons aujourd’hui comme la fin de l’Empire d’Occident, démontre une fois encore à quel point il situe son époque dans la continuité du passé et fait feu de tout bois pour préserver cette continuité et lui donner des assises légitimes. Cependant, il ne s’agit ici que d’un texte littéraire, tout officiel soit-il, et l’on peut se demander ce qui lui correspondait dans la réalité.

\* \* \*

L’évocation finale des ancêtres d’Amalasonthe répond à la question suivante que peuvent se poser aussi bien les Goths que les Romains: de quel droit Amalasonthe et Athalaric exercent-ils le pouvoir? La réponse de Cassiodore est habile car, tout en s’intégrant parfaitement aux habitudes des panégyriques, elle évacue les réticences des uns comme des autres: d’abord, elle rappelle aux Goths qui l’oublieraient que la régente et son fils sont leurs souverains légitimes puisqu’ils appartiennent à la dynastie des Amales qui règnent sur ce peuple depuis plusieurs générations. Aussi s’opposer à eux revient-il à s’attaquer aux grandes figures du passé. La portée

<sup>118</sup> Cette qualité, ainsi que la *felicitas*, fait partie intégrante du genre du panégyrique.

<sup>119</sup> In « Revue des Études Latines » 33, 1955, pp. 231-240; Verg., *Géorg.* II, 42-44 et *Æn.* VI, 625-27. P. Courcelle n’a pas répertorié le texte de Cassiodore parmi les occurrences du cliché.

<sup>120</sup> Hom., *Il.*, 488-490.

<sup>121</sup> Cf. W. Wroth, *Catalogue of the coins of the Vandals, Ostrogoths and Lombards in the British Museum*, Londres 1911; et F.F. Kraus, *Die Münzen Odovacars und des Ostgotenreiches*, 1928.

<sup>122</sup> Image qui nous fait penser aux cortèges imposants des mosaïques de Ravenne.

<sup>123</sup> C’est Galla Placidia qui est de naissance impériale, et non pas son époux Constance III; quant au sénateur Anthémios, il a pu prétendre à l’Empire d’Occident avec quelque légitimité parce qu’il était marié à Aelia Euphemia, fille de l’empereur Marcien et elle aussi *pia felix*.

de cet argument est peut-être fort limitée: d'après ce que nous savons en effet, aux peuples d'origine germanique importaient plus la valeur et les compétences que la naissance de leurs chefs<sup>124</sup>. Cependant, le souvenir de Théodoric est encore fort et proche et l'on constate que les successeurs d'Amalasonthe chercheront à conforter leur pouvoir par un lien avec les Amales: Vitigès, par exemple, épousera la fille d'Amalasonthe, Matasonthe<sup>125</sup>. Deuxièmement, cette énumération joue le même rôle que l'*Histoire des Goths* composée par Cassiodore: faire savoir aux Romains que les Goths aussi ont une histoire et un passé glorieux, et au besoin, forger ce passé; apprendre qu'Amalasonthe, comme les sénateurs, comme Galla Placidia, comme les empereurs de jadis, peut se prévaloir d'une lignée de prédécesseurs illustres. Cassiodore tire sans doute la généalogie qu'il expose ici de son *Histoire*, à laquelle il fait clairement allusion dans la lettre IX, 25, au paragraphe 4, et dont il se fait gloire. C'est, une nouvelle fois, une manière de "s'auto-désigner" comme l'homme de la situation: qui mieux que lui, sénateur romain et spécialiste de "l'histoire" gothique pourrait faire le lien entre Romains et Goths?

L'image du miroir employée par Cassiodore est un cliché dans la littérature latine et dans les *Variae* où elle est appliquée aux paroles, miroirs de l'âme qui reflètent pour les autres l'intériorité du locuteur<sup>126</sup>. Mais ici, l'orateur l'utilise pour traduire la ressemblance entre descendants et ancêtres, idée si chère aux Anciens parce que signe de stabilité et de permanence. La généalogie présentée dans ce discours est partielle et cite seulement quelques noms parmi les dix-sept générations transmises par Jordanès<sup>127</sup> et que Peter Heather<sup>128</sup> a étudiées: d'après ce dernier, Hamalus et son petit-fils Ostrogotha seraient des personnages éponymes et non pas historiques; Winitarius, quelques générations plus tard, ne serait, au mieux, amale que par alliance tandis qu'Unimundus et Torismuth ne le sont pas. Jordanès présente ces derniers comme appartenant à une branche latérale qui aboutit à Eutharic: Cassiodore avait sans doute cherché à faire de celui-ci un Amale. Il semblerait que seuls Walamer, roi vers 450, et Theudimer, respectivement oncle et père de Théodoric, soient amales<sup>129</sup>. La dynastie, contrairement à ce qu'affirme Cassiodore, n'est donc pas bien ancienne et le sort des Goths ne lui est lié que depuis deux ou trois générations. La position d'Amalasonthe n'est même pas confortée par une tradition vénérable et liée de manière indissociable au sort de ses sujets, et l'on mesure à quel point elle devait être fragile! Le préfet est conscient des déformations qu'il a fait subir à l'histoire pour servir son projet, sans nul doute, mais peu lui importent les moyens, d'autant plus que l'Antiquité a toujours eu une prédilection pour le genre de la généalogie mêlant réalité et fiction et remontant parfois même jusqu'aux dieux<sup>130</sup>. Ce qui importe, c'est le but que sert Cassiodore avec les outils, très oratoires, dont il dispose: trouver des chemins de conciliation entre les deux peuples et les

<sup>124</sup> Cf. P. Heather, *Goths and Romans*, Oxford 1991, pp. 28; 319-322.

<sup>125</sup> Celle-là même qui épousera Germanus en secondes noces.

<sup>126</sup> *Var.* V, 22, 3; VI, 9, 4; XI, 8, 9; Préface §10.

<sup>127</sup> *Get.* XIV, 79 et 81.

<sup>128</sup> *Goths*, cit., pp. 19-28.

<sup>129</sup> Ces personnages nous ramènent une fois encore à l'époque de Galla Placidia.

<sup>130</sup> Jordanès lui-même est prudent puisqu'il introduit sa généalogie par les mots: *ut ipsi suis in fabulis referunt* (« comme ils le racontent dans leurs histoires »).

deux traditions, présenter les choses de manière à ce que chacun des deux accepte l'autre, combler les fossés trop profonds... Ce texte est un bel exemple de ce travail inlassable.

C'est pour plaider la cause de la réconciliation et de la concorde entre Goths et Romains que Cassiodore déploie toute sa rhétorique et ses efforts; c'est dans cette intention qu'il flatte le Sénat, qu'il tâche de lui montrer non seulement les souverains mais aussi l'armée des Goths sous le jour le plus favorable et le plus prometteur possible pour l'avenir des Romains. C'est dans cette intention encore qu'il énumère les mérites, réussites et bienfaits d'Amalasonthe en n'hésitant pas, au besoin, à déformer quelque peu la réalité. En célébrant ainsi la régente devant le Sénat, le préfet cherche à peser de tout son poids sur l'avis de ses pairs pour essayer d'obtenir un consensus entre partis sénatoriaux et gouvernement et tenter une deuxième et ultime fois de passer par-dessus le fossé qui sépare les deux peuples. Croit-il vraiment à leur possibilité de construire ensemble un royaume fort, héritier et conservateur de l'Empire romain d'Occident? Il fait en tout cas tout ce qu'il peut pour sauver ce qui peut l'être et prend au sérieux sa tâche de préfet. Son discours ne vise pas seulement à convaincre le Sénat qu'il existe d'autres solutions que l'opposition passive, le repliement craintif sur soi ou l'appel à l'Empereur d'Orient, mais vise aussi à encourager la souveraine dans la voie qu'elle a choisie.

Cet éloge est une bonne démonstration de la permanence de la romanité littéraire et politique au début du VI<sup>e</sup> siècle, du moins dans les milieux sénatoriaux. La production d'un tel panégyrique, dans les règles de l'art, suppose la présence d'un système scolaire encore parfaitement irrigué par la tradition et performant. Lourd de cet héritage, le discours est cependant tourné aussi vers l'avenir et est à la charnière de deux époques: il prolonge le passé, parfois très ancien et véhiculé par la forme, les conventions, les figures, le style, les clichés et les images, parfois plus proche et transmis par la tradition orale ou familiale, sans souci de la rupture que nous plaçons en 476. Texte charnière où l'avenir et un monde nouveau se profilent aussi: Cassiodore introduit quelques mots neufs et inconnus des textes antérieurs qui nous restent. Ainsi, à côté de termes très anciens comme *patres conscripti* ou *pedisequa*, on trouve les adjectifs *modernus* et *patrioticus* apparus, le premier, à l'extrême fin du Ve siècle, le second, pour la première fois dans les *Variae*<sup>131</sup>. Or, ces mots ne sont pas anodins puisqu'ils expriment des notions nouvelles: *modernus* traduit la conscience que le présent se distingue du passé. Quant à l'adjectif *patrioticus*, il n'avait pas de raison d'être dans l'Empire et il apparaît avec la réduction du sol romain à un pays limité et autonome. Des *Variae* ressort l'impression que les Romains d'Italie, Cassiodore en tout cas, se sentent davantage Italiens que citoyens d'un ensemble beaucoup plus vaste<sup>132</sup>. Cette évolution n'est pas achevée dans la mesure où les liens avec l'Empire d'Orient demeurent forts, plus que ne le suggère le préfet, où des Romains très semblables vivent encore

<sup>131</sup> D'après les textes qui nous restent, et à l'écrit. Les occurrences se trouvent pour l'essentiel chez Ennode et Cassiodore. Ce dernier emploie un autre mot rare, *exercitialis*, qu'on ne trouve, d'après le TLL, qu'une fois avant lui, chez Ammien Marcellin.

<sup>132</sup> Sur l'identification de Rome à l'Italie et sur l'unité « nationale » et territoriale du royaume ostrogothique, cf. Teillet, *Des Goths*, cit., pp. 279, 281-282, 296-99.

en dehors des frontières. L'idée d'une Rome universelle concurrence encore fortement le concept de nation territoriale.

Cependant, c'est surtout le contenu de ce texte qui en fait l'intérêt. La femme qu'il nous décrit est extraordinaire et fascinante et le discours est entièrement centré sur elle: Cassiodore renonce à exposer son programme et reste très discret sur lui-même; il escamote l'éloge d'Athalaric; le Sénat, qui a une place plus importante, de créancier du préfet, se retrouve débiteur de la régente. Quant à l'armée gothique, on lui fait beaucoup d'honneur pour des exploits qui n'ont nécessité aucun combat et qui reviennent somme toute à la souveraine. L'aspect le plus étonnant de ce texte réside dans les contradictions entre le personnage de la reine et son action. Premièrement, Amalasonthe est une femme, mais elle règne en homme: Cassiodore, comme Procope, nous présente une *uirago*, une femme-homme, sans la nuance péjorative que nous associons à ce mot, puisqu'à ses yeux, Amalasonthe, loin d'être une femme manquée, est pleinement femme. Deuxièmement, Amalasonthe exerce le pouvoir mais elle n'est pas reine: elle ne prend, dans nos sources, le titre de *regina*, qu'après la mort de son fils. Troisièmement, elle n'est pas romaine mais elle fait preuve d'une culture supérieure à la moyenne et digne des élites du pays. Enfin, elle dispose de toutes les ressources de l'éloquence, qualité depuis toujours requise par les Romains de leurs dirigeants, mais, chose stupéfiante, elle ne les utilise pas et demeure muette, agissant dans l'ombre et le mystère. Personnage étonnant dont la mort même suscite les contradictions: assassinée secrètement et misérablement par son compatriote et cousin Théodahad appelé au pouvoir à ses côtés, quelques mois après ce panégyrique, elle sert de prétexte à la reconquête de l'Italie par Justinien, qui prétend venger la mort d'une reine ostrogothique en faisant la guerre aux Ostrogoths<sup>133</sup>. Quant à Cassiodore, il met au service de Théodahad le même zèle qu'à celui de la régente, dans l'idée que son but, la préservation d'une Italie romaine, l'emporte sur toute autre considération. Il fait d'ailleurs preuve, en cela, de la même souplesse et de la même capacité d'adaptation qu'Amalasonthe: celle-ci avait su s'accommoder tour à tour des Goths nationalistes, des Romains, puis de Théodahad avec lequel ses rapports antérieurs n'étaient pas bons.

C'est à ce personnage, qui échappe à tous les cadres et passe outre les conventions et habitudes, que Cassiodore a consacré le plus long texte des *Variae*. Il a ainsi placé, au centre de son ouvrage, celle que son silence, son mystère et les circonstances ont effacée de l'histoire et pour laquelle prennent toute leur force ces mots de la Préface du recueil adressés au préfet par des amis qui l'engagent à composer les *Variae*: « Nous t'en prions, ne ramène pas dans les ténèbres du silence ceux qui ont mérité de recevoir de brillantes dignités et d'être vantés par toi. Tu t'es en effet chargé de les décrire par un éloge sincère et de les dépeindre, d'une certaine ma-

<sup>133</sup> Cf. Jord., *Get.* LX, 307. Mais peut-être est-ce Cassiodore qui a interprété ainsi la guerre de Justinien, ce qui confirmerait son attachement, malgré tout, à Amalasonthe.

nière, avec les couleurs de l'histoire<sup>134</sup>. Si tu les livrais aux louanges de la postérité, tu éviterais, selon la coutume de nos ancêtres, l'anéantissement à ceux qui, comblés d'honneurs, meurent »<sup>135</sup>.

Ce texte est remarquable parce qu'il est le seul éloge d'un souverain dans les *Variae*, ce qui place Amalasonthe au nombre des personnalités particulièrement mises en lumière dans l'ouvrage, aux côtés de Romains loués eux aussi. Plus encore, il est étonnant et extraordinaire en ce que Cassiodore y applique la tradition de l'éloge impérial, avec ses thèmes et ses procédés habituels, à une femme qui n'est pas romaine, et qu'il attribue à cette dernière les qualités, mérites et épithètes d'ordinaire réservés aux empereurs romains. L'apparat qu'il emprunte à ce type de discours n'est pas une forme vide et son panégyrique n'a pas pour but essentiel de flatter. Son objectif est avant tout de présenter la famille royale sous un jour romain, de donner à cette royauté étrangère des traits familiers aux Romains et il poursuit, ce faisant, l'œuvre entreprise dans son *Histoire Gothique*, vaste tentative pour doter les Goths d'une histoire à la romaine. Il n'est pas un nostalgique tourné exclusivement vers le passé, mais il cherche à utiliser ce dernier pour habiller les nouveautés, à perpétuer des continuités pour atténuer les ruptures et encadrer les innovations. Pour lui, l'héritage romain, la romanité, n'est pas un passé coupé du présent, à préserver à tout prix, mais une culture assez souple, vivante et ouverte pour accueillir du nouveau et pour s'adapter aux évolutions. En cela, il se montre le digne héritier de ceux qui avaient su découvrir et assimiler l'hellénisme et de l'universalisme romain capable de recevoir de tous tout en s'imposant aux différents peuples de l'Empire. A ses yeux, la confrontation avec les Ostrogoths pourrait constituer une étape supplémentaire dans cette longue transformation dictée par les événements et les affrontements. Cassiodore ne s'est pas vraiment trompé dans la mesure où la ruine de l'Italie romaine n'a pas été causée par les Goths mais par l'intervention de l'Empire d'Orient qui se veut romain mais qu'il ne peut s'empêcher de considérer comme étranger.

Valérie FAUVINET-RANSON

Université Paris X Nanterre

Article publié en 1998, dans la revue *Cassiodorus*, IV, p. 267-308

---

<sup>134</sup> Allusion aux discours prononcés au nom des rois par Cassiodore, en tant que questeur, pour conférer telle ou telle charge à telle ou telle personne. Les livres VI et VII des *Variae* notamment rassemblent des modèles de discours de ce genre, appelés *formulae*.

<sup>135</sup> *Noli, quaesumus, in obscurum silentii reuocare, qui te dicente meruerunt illustres dignitates accipere. Tu enim illos assumpsisti uera laude describere et quodam modo historico colore depingere. Quos si celebrandos posteris tradas, abstulisti, consuetudine maiorum, morientibus decenter interitum*, Préface §9.